Lisez "SPARTACUS"

Directeur : René LEFEUVRE — 2 francs le CAHIER MENSUEL

PREMIERE SERIE

(Prix spécial — 16 fr. franco)

N° 1 — **Victor Serge :** 16 fusillés à Moscou.
N° 2 — **Rosmer et Modiano :** Union Sacrée 1914-193...
N° 3 — **Prader :** Au secours de l'Espagne Socialiste.
N° 4 — **Rosa Luxembourg :** La Révolution russe.
N° 5 — **M. Pivert, Hérard Modiano:** 4 discours et un programme.
N° 6 — **A. Prudhommeaux :** Catalogne 1936-1937. L'anarchisme en Espagne.
N° 7 — **Marcel Ollivier :** Le Guépéou en Espagne. Les Journées sanglantes de Barcelone (1 fr.).
N° 8 — **Victor Serge : Lénine 1917** (3 Francs).
N° 9 — **Paul Lapeyre :** Révolution et contre-révolution en Espagne (1 Franc.).
N° 10 — **Marceau Pivert :** Action directe contre le fascisme et la guerre (1 fr. 50).
N° 11 — **Katia Landau :** Le Stalinisme en Espagne.
N° 12 — **Romain Rolland :** Trotsky - Gorki : La duperie sanglante de l'Union sacrée.

DEUXIEME SERIE

N° 13 — **Camille Berneri :** Guerre de Classes en Espagne.
N° 14 — **Gustave Dupin :** Comment on prépare la guerre.
N° 15 — **Jacques Perdu :** La Révolte des Canuts de Lyon (6 fr)

CONDITIONS SPECIALES POUR LA DIFFUSION

FRANCE : 1 br. : 2 fr. 25 ; 5 br. : 8 fr. 50 ; 10 br. : 16 fr. 50 ; 25 br. : 37 fr. 60 ; 50 br. : 67 fr. 50 ; 100 br. : 120 fr. — 10 collections 1re *série*, 130 fr. AUTRES PAYS, 15 % en plus.

ABONNEMENTS COMBINES *MASSES-SPARTACUS* :

1 an *Masses* + 1re série *Spartacus* (12 br.) : 45 fr. au lieu de 50 fr.
1 an *Masses* + 1re et 2e séries *Spartacus* (dont 12 br. parues) : 60 fr.
J. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris-5e. C. Chèques postaux Paris 633.75
(Voir primes pour abonnements à *Masses* en page 2 de couverture)

LE SERVICE DE LIBRAIRIE DE « MASSES »
vous offre quelques bons ouvrages à prix réduits :

La Collection complète de la Revue « NOUVEL AGE »
12 numéros d'une valeur de 120 francs, franco : 30 francs.
(Henry POULAILLE, PEISSON, DABIT, GIONO, etc. etc.)

Cinq grands livres d'ELIE FAURE

Montaigne et ses 3 Premiers nés.
Les Constructeurs.
Regards sur la terre promise.
L'Arbre d'Eden.
Méditations catastrophiques.

ensemble et franco (au lieu de 60 francs) : 35 francs

Cinq bons OUVRAGES PAYSANS

Léon Gerbe : Amblard et la Solitude.
Emile Guillaumin : Panorama de l'Evolution Paysanne.
H. Hisquin : Plaisir des Paysans.
Jules Reboul : La vie de Jacques Baudet.
Noel Doff : Une fourmi ouvrière.

ensemble et franco (au lieu de 55 francs) : 30 francs

Les trois colis ensemble : 90 francs

7e Année - Nouv. série - N° 1 JANVIER 1939 - 3 fr. - Etranger 4 fr.

MASSES

LA BATAILLE

Nouvelle étape.
La grève du 30 novembre.
Gina Bénichou : Septembre 1938.

LA PENSÉE

R. Delny : La mentalité réactionnaire et l'homme nouveau.
Jean Jacquot : Une interprétation chrétienne du freudisme
A. Patri : Humanisme ou inhumanisme chez Marx.

STRUCTURES

Julien Coffinet : L'économie de guerre.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES

Paul Bénichou : Pour un art Révolutionnaire indépendant
Jacques Perdu : Livres sur l'Espagne.

Suzanne Lemière : Van Gogh. — *Alain Lemière :* L'Exposition Matisse. — *Michel Fernet :* Super censure au cinéma. — *Marc Bernard :* Bilan théâtral.

A TRAVERS LIVRES ET REVUES

A. Patri : Un bluff pseudo-scientifique : l'Homme cet inconnu, d'Alexis Carrel.

Lucien Martin : Tour du monde d'un sexologue. — *J. Coffinet :* L'ère des tyrannies ; Nouvelle Sainte Alliance. — *Pierre Halbwachs :* Schumann. — *P. H. :* Ravel. — *Vincent :* La métamorphose. — *Jacques Perdu :* La Révolution prolétarienne ; l'Ecole émancipée ; Civilisation nouvelle.

HENRY POULAILLE

PAIN DE SOLDAT

Roman

I. Pain de soldat

Un volume de 500 pages. 24 fr.

II. Les Rescapés

Un volume de 350 pages. 24 fr.

GRASSET

Tous les volumes achetés chez nous seront signés par l'auteur.

MASSES

Revue mensuelle

Directeur :

René Lefeuvre

15, rue de la Huchette, Paris (Ier)

Adresser la correspondance à J. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris (Ier).

La Rédaction reçoit le premier mardi de chaque mois, 140, Bd Saint-Germain, de 2 h. à 4 h.

ADMINISTRATION

Librairie J. Thomas,

6, place Barbès, Agen (L.-et-G.)

Chèque Postal Bordeaux 534.05

Prix du numéro :

France : 3 fr. ; Etranger : 4 fr.

Abonnements :

	1 an	6 mois
France.	30 fr.	16 fr.
Etranger... . . .	45 fr.	25 fr.

PRIMES OFFERTES A NOS ABONNES

10 fr. de brochures **Spartacus** au choix :

Une fourmi ouvrière, de Nell Doff.
Copains, de Chpilevsky.
Lénine à Paris, d'Aline.
Les Hommes du 1905 Russe, de Matvew.

Et les Nos spéciaux de Crapouillot:

L'Anarchie, par Victor Serge, J. Bernier et A. Croix.
Le Vatican, par Raym. A. Dior.
Le crime et les perversions sexuelles, par le Docteur R. Allendy.

Au prochain Numéro

Victor Serge : Puissance et limites du marxisme.
A. Royer : Actualité de Rosa Luxembourg.
Jean Jacquot : Pages d'un journal (suite).
Ch. Vincent : Les jésuites ou la science de la contre-révolution.
A. Patri : Lénine et la dialectique de Hegel.
Jacques Perdu : Psychologie du Néo-Bolchevisme.
Gina Bénichou : Autorité et privation.
S. Rubak : Les couches moyennes et la révolution.
Chroniques. — Revues des livres et des revues.

ASSOCIATION
LES AMIS DE SPARTACUS
8, Impasse Crozatier
75012 PARIS

NOUVELLE ÉTAPE

Après quatre années d'interruption, MASSES reparaît. Disons tout de suite que, sous son nouvel aspect, notre revue restera fidèle à ce qui a été dans le passé son inspiration et sa loi principale : la lutte pour la libéraion matérielle et morale des hommes. Revue de critique et d'idées révolutionnaires, MASSES demeurera un organe indépendant, ouvert à tous ceux qui sont résolus à combattre sur tous les plans, contre les formes modernes de la réaction, à préparer et à concevoir l'émancipation révolutionnaire de l'humanité.

Ce combat, il nous faut tout d'abord constater que les grands partis de gauche se sont révélés impuissants à le mener de façon conséquente. Timides dans leur conduite ou machiavéliques dans leurs desseins, toujours profondément conservateurs dans leurs conceptions générales et leur morale, ces partis n'ont cessé de reculer sans combattre devant l'ennemi, faute d'avoir orienté les immenses forces dont ils disposaient il y a deux ans vers la transformation sociale, et dressé l'homme tout entier contre ses séculaires ennemis, faute d'avoir voulu et pensé la Révolution.

Le modérantisme foncier du parti socialiste, l'influence écrasante de l'Etat russe, bureaucratique et conservateur, sur le parti communiste ont conduits, bon gré mal gré, à la capitulation devant l'ennemi réactionnaire. Nous sommes d'autant moins gênés ici pour dire la vérité dans ce domaine, que MASSES lança jadis un des premiers appels pour l'union de toutes les forces progressistes et révolutionnaires en France. Mais cette union n'avait de valeur à nos yeux qu'autant qu'elle s'accompagnerait d'un renouvellement, et d'un progrès réel vers la Révolution. Force nous est de constater que ce progrès n'a pas eu lieu, et qu'il faut aujourd'hui combattre seuls, et reposer hors des partis les principes élémentaires de la pensée révolutionnaire. Tel sera surtout le but de MASSES.

La revue ne s'interdira ni la politique passée ou présente, ni l'actualité immédiate. Si nous ne nous y intéressions pas, si nous en désespérions, la publication même d'une revue n'aurait aucun sens pour nous. Mais nous nous assignons surtout comme but de ranimer, dans la mesure de nos moyens, l'esprit révolutionnaire, l'habitude d'envisager les idées et les choses à travers le désir d'une émancipation réelle et définitive de l'homme.

Jamais les sophismes séculaires et les exaltations nauséabondes, engendrés de tous temps par l'inégalité sociale et par l'oppression politique qui en résulte, n'ont eu moins de justification réelle, et plus d'insolent prestige qu'aujourd'hui. MASSES accueillera avec joie tout ce qui pourra les dénoncer.

Nous continuons à nous réclamer du marxisme, comme méthode d'analyse révolutionnaire. Mais si nous admettons avec Marx que l'homme et la société ne font qu'un, nous pensons, comme il l'eût admis lui-même, que l'homme est la fin dernière de la société. Nous ne pensons, ni que le marxisme puisse épuiser à lui tout seul la connaissance de l'homme, ni qu'il puisse dispenser de définir les buts derniers et l'idéal humain de la Révolution.

Rien n'est plus déplorable que la faible résistance rencontrée, dans la plupart des milieux qui nous sont proches, par les préjugés absurdes et inhumains, au surplus démentis chaque jour par la science de l'homme, et sur lesquels se fondent depuis des siècles le règne des classes privilégiées et la misère universelle des hommes. Cette indifférence, ce refus parfois systématique de poser le problème révolutionnaire sur le plan humain, de revendiquer vraiment pour l'homme la jouissance et la liberté, cette timidité têtue devant les tabous toujours triomphants de la société, ont permis au fascisme de ranimer, sans presque rencontrer de contradiction, l'image humaine la plus absurde et la plus misérable, de faire revivre, toutes tares décuplées, le vieil idéal de servilité héroïque et d'abstinence morne qui aurait dû apparaître aux yeux des révolutionnaires, comme la bastille morale de l'ennemi, et comme tel, être assailli sans pitié jusqu'à sa complète destruction.

L'ambition de MASSES sera de se consacrer à cette tâche, dans la mesure ses forces. MASSES fait appel pour cela à toutes les bonnes volontés comme à toutes les sympathies, se gardant de toute formule étroite, ouverte à la collaboration dans tous les domaines, science de l'homme, philosophie, économie politique, art, histoire des idées, critique des livres, notre revue veut être une large revue de pensée et de critique révolutionnaire. Il dépend de nos amis et de nos lecteurs qu'elle le devienne.

MASSES.

N'OUBLIONS JAMAIS...

Nous ne voulons pas reparaître sans saluer ceux de nos amis qui ne sont plus : notre collaborateur Etchebehere (Rustico), mort à la tête d'une colonne du P.O.U.M. sur le front d'Aragon ; notre camarade Colombet, mort devant Teruel en combattant lui aussi l'ennemi fasciste. Le nom de ces héros restera cher à nos cœurs.

Nous voulons également rappeler à nos amis que l'un de nos collaborateurs Julian Gorkin, subit dans les prisons de la république espagnole un sort odieux. Bien que lavé, ainsi que ses camarades du P. O. U. M., par le tribunal de Barcelone, de l'infamante accusation d'espionnage formulée par les seïdes du Guepéou, il a été condamné à 15 ans de « privation de liberté ». Ceci pour avoir lors des « Journées de Mai 1937 », combattu aux côtés des révolutionnaires de Barcelone contre les provocateurs staliniens. Malgré les calomnies staliniennes, c'est comme révolutionnaires que Gorkin et ses amis ont été frappés. C'est parce qu'ils n'ont pas trahi la cause de la révolution prolétarienne que nous ne cesserons de nous dresser contre ce jugement inique.

René LEFEUVRE.

La Grève du 30 Novembre

Deux ans après la victoire électorale des gauches, voici déchaîné en France un mouvement de réaction sociale et politique que rendaient inévitable depuis longtemps les faiblesses ininterrompues du Front Populaire. La première de ces faiblesses, celle qui les portait en germe et les déterminait toutes à l'avance, consista, en juin 1936, à s'effrayer de l'irrésistible mouvement de grèves et d'occupations qui autorisait toutes les espérances et toutes les audaces, et, au lieu d'exploiter à fond le soulèvement des masses enfin réveillées, à le craindre et à le freiner. Tous les partis et organisations qui constituaient le Front populaire, y compris la S.F.I.O., le parti communiste et la C. G. T. ont une part égale dans cette responsabilité première.

Quelques semaines après, le recul du premier gouvernement de Front Populaire, devant la contre-révolution européenne, à laquelle il permit d'étrangler sur ses frontières mêmes, la Révolution Espagnole, achevèrent d'anéantir les possibilités immenses un instant entrevues au début de l'été de 1936. La victoire du Front Populaire n'était pas vieille de deux mois, que déjà le retour offensif de la réaction en Europe et en France était inévitable. Deux ans à peine se sont écoulés aujourd'hui, et, tandis qu'Hitler dicte des lois à l'Europe, les prisons de France regorgent de militants ouvriers et les grévistes licenciés peuplent les faubourgs.

Toute la puissance de la C. G. T. entre 1936 et 1938, toute la force de la classe ouvrière dans le pays, n'ont jamais reposé que sur le souvenir encore vivace, et la menace toujours présente, des occupations d'usines. Mais dès lors que l'on minimisait, à la tête des organisations ouvrières, ce souvenir et cette menace, dès lors qu'on se refusait à tirer les conséquences révolutionnaires de la grande peur bourgeoise et de la grande espérance populaire, dès lors qu'on écartait à priori l'hypothèse de la révolution, quel moyen gardait-on d'inspirer le respect à des classes dirigeantes de moins en moins inquiètes et de plus en plus impatientes de vengeance ? Au moment décisif, quand l'ennemi frappa pour la première fois un grand coup et que les décrets-lois de Paul Reynaud portèrent la première brèche sérieuse dans les conquêtes de juin 36, on se servit de la grève générale comme d'un moyen de chantage par lequel on croyait pouvoir intimider l'adversaire alors qu'on ne se prenait pas soi-même au sérieux. Après avoir attendu quinze jours et donné les preuves évidentes d'une profonde répugnance au combat, après s'être soi-même gravement handicapés matériellement et moralement, on a cru, par la seule menace d'une grève qu'on voulait et qu'on disait vouloir passive, faire reculer une bourgeoisie déjà sûre de sa force et prête, quant à elle, à en user réellement. L'état-major de la C. G. T. a pensé qu'il pouvait recourir au bluff, et il s'est cru assez fort pour intimider en M. Daladier un politicien réputé faible, comme avaient fait les ligues françaises en février 1934, ou Hitler en septembre 1938. Il n'a pas vu que les ligues avaient eu derrière elle au 6 février, toute la force menaçante des puissances de réaction sociale et qu'Hitler est fort de toute la contre-révolution européenne qui l'appuie ou le ménage. Un Daladier ne pèse pas lourd devant tout cela : il s'incline avant même de protester, ou d'en avoir envie. Mais la C. G. T., qu'a-t-elle au bout de compte qui puisse l'effrayer, quand elle a peur elle-même de son ombre ?

On ne peut faire de chantage que quand on dispose d'atouts redoutables et qu'on est décidé à les employer. Ayant exclu d'avance sa seule force efficace, celle de l'action directe révolutionnaire, la C. G. T. ne pouvait compter que sur une invraisemblable pusillanimité du gouvernement — mais tout démentait ce calcul — ou sur un sursaut de conscience de MM. Bonnet et Daladier, jadis tirés par elle du déshonneur : c'était bien mal connaître la psychologie de ces bourgeois profondément conservateurs, pour qui les bienfaits de la C.G.T. étaient eux-mêmes une tare gênante.

Face à l'affirmation de la force gouvernementale il fallait, ou bien reculer, ou bien se préparer à combattre. En reculant on perdait la face, mais on différait la défaite, on pouvait espérer trouver un moment meilleur ; en combattant, on risquait l'écrasement, mais on pouvait espérer la complète victoire. Le moyen terme adopté, celui d'une grève pacifique maintenue la mort dans l'âme devant un gouvernement goguenard, qui mettait méthodiquement sur pied tout l'appareil de la répression bourgeoise, ne pouvait conduire qu'à l'échec. L' « épreuve de force » qui à vrai dire n'a été faite sérieusement que d'un côté, a abouti à dégonfler en un jour, la légende de puissance irrésistible dont les dirigeants de la C. G. T. couvraient leur réformisme et à livrer à la répression les meilleurs des militants.

Il va s'agir maintenant de réparer au mieux les dégâts et de pourvoir à l'avenir. L'épreuve du 30 novembre n'est pas la dernière et, si fâcheuse qu'elle ait été, le résultat n'en est pas décisif. Diverses raisons font que le fascisme brutal n'est pas à l'ordre du jour immédiat. Espérons que la leçon aura servi aux dirigeants de la C.G.T., responsables par leur légèreté de la défaite ouvrière, et qu'ils auront compris qu'on ne joue pas avec une arme aussi essentielle que la grève générale, qu'on ne jette pas dans la bataille contre un ennemi aussi puissamment organisé que le nôtre, des masses désarmées et forcément hésitantes, sans risquer une débandade, où seul le sentiment de l'honneur oblige les meilleurs à préférer la répression à la fuite. Espérons aussi que l'acuité du problème social à l'intérieur de la France, brusquement soulignée par la journée du 30 novembre, rendra moins aisées les manœuvres débilitantes par lesquelles, au cours des derniers mois, le parti communiste et ses représentants dans la C.G.T. ont constamment mêlé les problèmes sociaux aux questions internationales. Ce ne sont pas les mots d'ordre chauvins, ce n'est pas la duplicité ni les manœuvres impopulaires d'une politique belliqueuse qui permettront de modifier en faveur de la C.G.T. le rapport des forces à l'intérieur de la France. Les illusions du réformisme sortent aussi endommagées de l'expérience du 30 novembre que le machiavélisme communiste. Il faut que la classe ouvrière le comprenne. Le redressement est à ce prix.

MASSES.

Une tactique du socialisme conséquente, résolue, allant de l'avant, provoque dans la masse le sentiment de la sécurité, de la confiance, de l'ardeur au combat ; une tactique hésitante, faible, fondée sur une dépréciation du prolétariat exerce sur la masse une action paralysante et perturbatrice.

Rosa Luxembourg.

Gina BENICHOU.

SEPTEMBRE 1938

Les événements du mois de septembre, et la conclusion qu'ils ont trouvée dans les accords de Munich, ont provoqué dans tous les milieux, dans tous les groupes et partis le plus profond désarroi. Il est impossible aujourd'hui de se prononcer sur n'importe quelle question d'ordre social ou politique, sans s'être prononcé auparavant sur les problèmes qui se sont trouvés posés à chacun, au cours de ce mois de septembre.

Les difficultés pour résoudre la question, provenaient du fait qu'un succès d'Hitler semblait nettement devoir signifier, non seulement un succès du nationalisme allemand, mais plus encore un accroissement considérable des forces réactionnaires dans toute l'Europe.

L'attitude des milieux de droite les plus conscients — **Action française**, Flandin, Marin, conservateurs anglais, avec lord Halifax, lord Runciman — n'était pas de nature à dissiper ces craintes. La sympathie évidente avec laquelle les réactionnaires de tous les pays, se solidarisaient — d'une manière en aparence si inattendue — avec les revendications hitlériennes, rejetait vers une position contraire la généralité des milieux de gauche. On assistait à un spectacle à première vue bien surprenant : la droite, dans ses éléments les plus offensifs clamait son horreur de la guerre, essayant de passer pour le champion du pacifisme, voire même du « défaitisme » (!) ; la gauche dans sa majorité, et au moins jusqu'à la veille du moment décisif, poussant aux solutions guerrières. Ce renversement des positions habituelles de la gauche et de la droite, qui est à l'origine du désarroi des esprits, est, sans aucun doute, la caractéristique de la situation politique du mois de septembre. (Nous examinons ce qui, dans chacun des deux camps, a constitué la tendance dominante).

Hitler personnifie la contre-révolution, non seulement en Allemagne, mais dans l'Europe tout entière. Le sens profond de son avènement au pouvoir a été l'écrasement, pour une longue période, de cette classe ouvrière allemande, haïe par tous les possédants, autant qu'il leur est possible de haïr — et ce n'est pas peu — pour la « Grande Peur » qu'elle leur infligea dans les années qui ont suivi la guerre. Une victoire des mouvements révolutionnaires de 1919 et 1923, si elle s'était produite, était un coup mortel pour le régime dans l'ensemble de l'Europe. Lénine et les bolchevicks le savaient, eux dont tout l'espoir résidait dans la victoire de la Révolution allemande, où ils voyaient la seule chance de succès du socialisme en Russie même. Les classes possédantes le savaient fort bien, elles aussi. Et, lorsque la crise économique jeta l'Allemagne dans des difficultés nouvelles, c'est avec une crainte et une haine toujours vives qu'elles guettèrent les réactions populaires.

Aussi est-ce sous les yeux bienveillants et admiratifs des classes dirigeantes, qu'Hitler commença son œuvre contre-révolutionnaire. Tout fut accepté de la part de cet « enfant terrible » de la réaction, tout, même ce qui, à première vue, était de nature à heurter le plus les vieux prin-

cipes moraux sur lesquels s'appuyaient les pays de démocratie — principes de liberté individuelle, d'égalité entres les individus et les races, principes humanitaires. Il semblait nécessaire de ne plus rien épargner désormais, de ce qui portait, ne serait-ce qu'en germe, une signification révolutionnaire ; il fallait détruire le levain d'insubordination et de révolte qui, déposé en Europe au 19e siècle, avait levé au cours de la guerre, et risquait, pendant la crise, de mettre de nouveau en péril le régime établi.

Tandis que tout fut refusé à l'Allemagne issue des révolutions de 1919, tandis que la République de Weimar fut diminuée et réduite, autant qu'il fut possible aux pays victorieux de le faire, devant l'Allemagne du fascisme, tous les gouvernants s'inclinèrent. Et ce n'est pas parce que l'une fut faible, et que l'autre est forte. Est-ce la peur de l'Allemagne, encore désarmée à l'époque, qui a empêché le gouvernement français de répondre à l'occupation de la Rhénanie ? Certes non ; mais lorsque la gauche patriote manifesta des intentions belliqueuses - Sarraut ne déclara-t-il pas qu'il ne saurait admettre un seul instant, de voir Strasbourg à portée des canons allemands ? — les fascistes ripostèrent par des proclamations pacifistes.

Que tout accroissement de la puissance hitlérienne signifie, du fait de la solidarité qui unit les réactionnaires, une force accrue pour la conservation sociale en Europe, cela ne saurait être contesté. Et la question qui se pose alors est de savoir par quels moyens cette puissance peut être et doit être combattue.

LA GUERRE « ANTIFASCISTE »

Timorée dans ses conceptions, craintive devant la révolution, impuissante à l'égard de la réaction, la gauche, là comme ailleurs, n'a su envisager et poursuivre que des solutions inavouables, et, au surplus, impossibles. Incapable de mener la lutte nécessaire contre les classes dirigeantes à l'intérieur, ou peu désireuse de le faire, elle a tourné ses regards contre l'ennemi fasciste du dehors. Cette attitude présentait bien des avantages. Elle permettait en effet d'allier au sentiment de crainte inspiré par le fascisme un patriotisme toujours vivace, même chez les plus extrémistes (1). Devant le danger présenté par l'impérialisme allemand, la gauche croyait pouvoir compter légitimement sur « l'union de tous les intérêts français », et, joignant — d'une manière habile, pensait-elle — le patriotisme à l'antifascisme, elle nourrissait l'espoir de s'appuyer sur les classes dirigeantes et leur appareil militaire, pour combattre, en même temps que la puissance de l'Allemagne, le fascisme, qu'elle était incapable de combattre en France même.

Mais si son antifascisme est impuissant, son patriotisme ne l'est pas moins. L'antifascisme pour être efficace, doit être révolutionnaire, et la gauche ne veut, ni ne peut recourir aux moyens révolutionnaires. Le patriotisme, s'il veut être efficace, doit être nationaliste ; nous n'en voulons pour preuve que les constants appels, de Blum et Daladier, au rassemblement national ; et la gauche redoute de l'être complètement, parce que le nationalisme intégral se confond, qu'on le veuille ou non, avec la réaction intégrale, à laquelle, malgré son conservatisme, la gauche s'oppose. Aussi l'inconséquence de sa position est-elle évidente. En voulant se fonder sur le nationalisme, les forces antifascistes s'épuisent, et en se réclamant de l'antifascisme elles sont rejetées par les nationalistes, et perdent ainsi le concours de la puissance militaire dont seule la réaction est maîtresse. Elle ne parvient donc nullement à gagner en force militaire, ce qu'elle perd comme force antifasciste. Le fait que quelques hommes politiques de la droite ou quelques généraux isolés voudraient faire la guerre à l'Allemagne, n'infirme pas ce jugement. Conservateurs à la mode ancienne, ils sont dépassés par les éléments réactionnaires de sympathies fascistes, qui — il faut bien finir par s'en apercevoir — mènent en réalité les « destinées » du pays.

Ainsi la gauche commet sur le plan international, la même erreur que sur le plan intérieur : elle voudrait faire la guerre au fascisme allemand avec l'appui de la bourgeoisie, comme elle voudrait opérer la transformation sociale à l'intérieur avec l'accord de cette bourgeoisie. Mais elle a beau s'escrimer, dans l'un comme dans l'autre cas, cet appui lui est refusé. La bourgeoisie ne veut pas faire la guerre au fascisme allemand, car celui-ci représente l'ordre du régime, cet ordre si précieux, que la crainte de l'affaiblir est plus forte que la peur d'un concurrent impérialiste.

Non seulement la position de la gauche est fondée sur une appréciation inexacte de la réalité politique, et donc vouée à l'échec, mais elle repose sur de lamentables mensonges.On a essayé, une fois de plus, de confondre les intérêts populaires avec les intérêts capitalistes, la grandeur des principes de liberté et d'égalité, avec la grandeur de la domination française et l'honneur de l'antifascisme, avec « l'honneur de la Nation ». Mais la réalité n'a rien de commun avec toutes ces hypocrisies. L'union de la Nation s'oppose aux revendications populaires, ce n'est pas un hasard, si elles ont été abandonnées par les gouvernements de Front Populaire, dès le moment où ils ont commencé à parler de Rassemblement National. Puissance nationale et puissance du peuple ne sont pas synonymes — l'Allemagne en est témoin ; l'exaltation patriotique n'a rien à voir avec l'enthousiasme libérateur : discipline nationale et liberté, nation et révolution sont antinomiques.

Le propre de l'idéologie réactionnaire consiste justement à affirmer l'identité des intérêts nationaux et des intérêts populaires, et trop heureuse de réduire ceux-ci à ceux-là, elle s'empare en hâte de toute confusion dans ce domaine. Un exemple terrible est fourni par l'Allemagne, où les aspirations des masses vers la libération sociale, ont été peu à peu transformées en revendications de « libération » et de domination nationales. L'emprise des idéologies réactionnaires est si forte, là comme ailleurs, qu'une discrimination lucide et intransigeante est indispensable.

Aussi ne peut-il s'agir pour des révolutionnaires, de se placer un seul instant sur le terrain nationaliste. Les succès d'Hitler ne les touchent que dans la mesure où ils marquent un succès du fascisme européen, et nullement parce que l'impérialisme français en est diminué. Ce n'est pas l'accroissement de l'Allemagne en tant que puissance ennemie, qu'il leur importe d'arrêter, mais l'accroissement de la contre-révolution. Aucune tristesse ne les aurait envahis, si l'Allemagne de Weimar avait réoccupé la Rhénanie, opéré l'Anschluss, conquis le pays des Sudètes.

(1) N'espérait-on pas également pouvoir reléguer ainsi à l'arrière plan les revendications populaires, et dissimuler l'impuissance dans le domaine intérieur, derrière la « puissance » sur le plan extérieur ?

Insensibles aux sentiments d'humiliation nationale — aussi bien de la Tchécoslovaquie « amputée », que de la France « diminuée » par le « Diktat » de Munich, d'ailleurs, aussi insensibles, sinon plus encore, aux revendications nationales des Sudètes, qui portaient en elles la double tare du nationalisme et du fascisme, seules les souffrances des masses exploitées peuvent les émouvoir (2).

Le problème de la lutte contre la réaction — que ce soit celle d'Hitler, de Marin ou de Flandin — se pose à eux en fonction de ces seules souffrances, leur but unique étant l'émancipation sociale. Or, une guerre faite de « Nation » à « Nation », une guerre qui oppose l'un à l'autre deux peuples, plus exploités et plus trompés encore qu'en temps de paix, où seules s'affrontent deux puissances militaires, plus que jamais fondées sur la dictature et la conservation sociale, pourrait-elle atteindre ce but ? Et, si l'accroissement de l'impérialisme allemand signifie indéniablement aujourd'hui, l'aggravation de la réaction en Europe, le combat que lui livrerait une France dominée elle-même par les forces conservatrices aboutirait-il vraiment à la chute du régime ?

Le machiavélisme politique de certains qui consiste à prêcher le pire afin de parvenir au meilleur, bien loin d'être habile, se retourne en général contre les machiavels. Dans le domaine des luttes sociales, à vouloir jouer au plus fin avec les classes possédantes, on perd le meilleur de ses forces et de sa substance. Il faut abandonner le machiavélisme aux classes dirigeantes qui, vivant dans de perpétuels mensonges, en ont fait leur moyen d'existence et leur méthode de gouvernement. Qui pourrait affirmer que devant une révolution en Allemagne, les forces conservatrices de France, d'Angleterre... et d'Allemagne, ne se seraient pas, serait-ce en pleine guerre, liguées pour abattre la Révolution, au risque même de renoncer aux objectifs premiers de la guerre. Elles n'auraient fait que répéter, en agissant ainsi, ce qu'elles avaient déjà, en partie, fait en 1919, et dont elles n'ont certes pas perdu le souvenir. Elles auraient eu d'autant plus de facilité à le faire, que la classe ouvrière se fut mise, dès le début du conflit impérialiste, à leur discrétion.

Quant au parti communiste qui subordonne sa politique à son souci d'abattre, par la guerre impérialiste, la force militaire du fascisme allemand dont le danger est évident pour la Russie, son machiavélisme impuissant à l'égard des classes possédantes, se double d'une volonté criminelle de duper, par une politique intérieure démagogique, la classe ouvrière, en essayant de l'entraîner, aveuglée et meurtrie, dans le conflit impérialiste.

Si jamais, d'ailleurs, les bourgeoisies anglaises et françaises se décidaient à répondre militairement aux exigences sans cesse accrues de l'impérialisme allemand, c'est qu'elles se jugeraient capables, après avoir vaincu l'Allemagne, d'y maintenir l'ordre, et se sentiraient assurées de pouvoir ainsi jouir des fruits de la victoire. Ce jour coïnciderait nécessairement, s'il devait arriver, avec l'étranglement des éléments révolutionnaires, dans les pays démocratiques eux-mêmes. Il faut noter à ce sujet l'attitude de l'extrême-droite, lorsqu'elle déclare qu'un « régime d'ordre » en France, seul qualifié à ses yeux pour mener la guerre, est la condition du maintien de la domination de la France.

(2) Le Traité de Versailles a été légitimement combattu par les révolutionnaires depuis 1919, parce qu'il portait en germe de nouveaux dangers de guerre, et signifiait, pour le peuple allemand, un accroissement de misère.

Au contraire, tant que subsiste le risque — aussi petit qu'il soit — de mouvements révolutionnaires victorieux au cours de la guerre, la bourgeoisie subordonnera ses prérogatives impérialistes à son besoin d'ordre social, et préfèrera abandonner au fascisme allemand une partie, même importante, de ses éléments de domination impérialiste, plutôt que de risquer de devoir abandonner tout à la révolution sociale (3).

Il est vrai que l'attitude de la gauche, qui, reniant aujourd'hui avec fougue ce qu'elle affirmait la veille avec élan, s'empresse de se porter à elle-même des coups meurtriers, facilite singulièrement la tâche de la réaction. La préparation de la guerre qui est devenue le leit-motiv de l'ensemble de la gauche est doublement précieuse à la bourgeoisie. Premièrement elle lui permet de se créer une puissance militaire, toujours utile pour la défense de ses positions impérialistes que, malgré son soi-disant amour de la paix, elle n'a garde d'oublier, et secondement elle peut s'en autoriser pour mettre le pays « au pas », — au pas de l'appareil militaire et de l'économie de guerre. Elle assure ainsi sa domination à l'intérieur, ce qui n'est certainement pas la moindre de ses préoccupations.

Ainsi lorsqu'on fait la guerre on n'est aucunement assuré d'aboutir à la révolution, et tandis qu'on prépare la guerre, on commence par soumettre les forces révolutionnaires à celles de la bourgeoisie. Voilà les raisons très simples pour lesquelles la préparation de la guerre et au même titre que la guerre elle-même, une immense duperie.

LEUR PAIX ET NOTRE COMBAT

D'une manière inverse, la lutte pour la paix est subversive, parce qu'elle comporte la défense de principes et d'aspirations qui sont en opposition absolue avec les fondements du régime actuel. Elle comporte la défense des principes internationalistes qui affirment la nécessité de la suppression des frontières nationales, dont seul un régime d'exploitation et d'inégalité, source de l'inimitié entre les hommes, explique l'existence absurde. Elle comporte la défense du droit à la vie — à elle seule révolutionnaire dans la société actuelle — ; et, par son refus des misères et des souffrances de la guerre, la légitimation des aspirations de l'homme à une vie plus heureuse et plus épanouie, aspirations qui vont à l'encontre de la réalité pauvre et misérable d'aujourd'hui.

Aussi l'immense joie qui a accueilli, dans l'Europe entière — dans l'Allemagne de l' « héroïsme » fasciste, comme ailleurs — l'annonce de la paix de Munich, ne peut pas ne pas être considérée comme un élément positif par ceux dont le souci premier est de fonder la vie humaine sur des rapports humains.

Mais c'est justement en raison même de ce souci, que la paix de Munich ne saurait les satisfaire. Dans la très large mesure où elle marque un succès, non du pacifisme, mais du fascisme européen, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus contraire à toute humanité, il leur est impossible d'y souscrire.

Tout en se réjouissant du maintien de la paix, ils ne peuvent pas fermer les yeux sur le fait que les accords de Munich — et ceux qui les ont suivis — signifient un progrès nouveau de la Sainte Alliance fasciste. Loin de mettre l'accent, comme le font certains pacifistes hypnotisés par

(3) Ce que l'on a appelé le « chantage à la guerre », d'Hitler, n'est pour une bonne part, qu'un « chantage à la révolution ».

le problème de la guerre, sur les conflits qui opposeraient, l'un à l'autre, le parti de la guerre, à celui de la paix, ils pensent que le phénomène fondamental par lequel s'expliquent les événements politiques des dernières années, réside dans la subordination des intérêts particuliers des divers impérialismes à leur besoin commun d'ordre social. C'est ainsi que, devant le danger révolutionnaire espagnol, l'opposition entre les intérêts des bourgeoisies anglaise, française, allemande et italienne, a été reléguée au second plan. C'est également la raison pour laquelle Hitler règle d'une manière « pacifique » ses comptes avec les bourgeoisies victorieuses.

Le refus hypocrite des « guerres idéologiques » dissimule mal, chez les réactionnaires, leur souci passionné de faire « leur paix idéologique ». Et, bien que répudiant avec force toute guerre nationaliste, nous nous refusons à être dupes d'une semblable paix, étrangleuse de la révolution et des révolutionnaires.

Nous ne décernerons aucun éloge, ni certes, aucun remerciement, à ces Messieurs, pour leur don gracieux de paix. Nous dénonçons au contraire l'ignoble duplicité avec laquelle ils proclament à tue-tête leur noble amour de la paix, et poussent de grands cris indignés, dès qu'ils entendent parler de désarmement et d'un état de paix vraiment durable. Trop conscients des passions contre-révolutionnaires qui les animent, nous opposons à leur système de pacification européenne, notre système de paix, seul valable et seul efficace.

Nous voulons une paix qui soit fondée, non sur le réarmement, mais sur le désarmement; non sur une économie militaire, mais sur une économie allégée du poids, écrasant pour les masses, de la production des armes ; une paix basée, non sur l'anéantissement de la révolution espagnole, mais au contraire sur son soutien par tous les moyens; non sur un partage, fût-il pacifique des colonies, mais sur la libération des colonies, sous forme de leur égalité complète et absolue avec la métropole. Une paix qui ne comporte ni adhésion aux ignominies réactionnaires — racisme, nationalisme, dictature — ni passivité à leur égard, mais leur dénonciation sans répit ni relâche ; où l'on oppose avec rigueur et continuité à l'idéologie fasciste les aspirations émancipatrices des hommes, où nous dressions, devant leur morale, notre morale, devant leur paix, notre paix, devant leur guerre, le combat révolutionnaire.

Distincts des pacifistes intégraux qui, délibérément oublieux des luttes sociales, ne songent plus qu'à faire la paix, y compris la paix sociale avec Flandin — ou Daladier-Reynaud —, nous plaçons au premier plan la nécessité des combats sociaux (4).

(4) La combativité du peuple ne doit pas se laisser briser par la menace constamment suspendue sur sa tête, de la conflagration européenne. Nous dénonçons dans cette menace, avant tout un chantage de la bourgeoisie pour obtenir la paix sociale, par l'abandon de toutes les revendications — qu'elles soient économiques ou politiques. Et, si la bourgeoisie entend par là nous interdire la lutte révolutionnaire en nous menaçant de l'intervention militaire du fascisme allemand, prêtant son concours aux classes possédantes françaises pour écraser un mouvement révolutionnaire victorieux en France, nous disons, que, d'une part, nous ne croyons pas que le fascisme allemand courrait le risque — immense pour un régime comme celui-là — de la contagion révolutionnaire ; et que s'il se hasardait à le faire, nous irions, aussi conscients et déterminés à l'égard de la réaction, qu'elle l'est au nôtre, jusqu'au bout de la lutte révolutionnaire, et lui opposerions la guerre de défense révolutionnaire.

Nous n'acceptons pas, parce qu'il n'existe pas, le dilemne devant lequel on prétend nous placer, de cette paix, ou de la guerre. Nous y répondons par notre refus, et d'une semblable paix et d'une semblable guerre, estimant que c'est par le même mouvement que l'on s'oppose et à l'une et à l'autre.

Seules les luttes révolutionnaires menées pour la transformation des conditions matérielles et morales de la vie de l'homme — et les revendications pacifistes en sont inséparables — permettent tout à la fois d'éviter les guerres impérialistes, et de soustraire la paix actuelle aux forces de la réaction. En effet, soit qu'elles dressent devant les puissances militaires le spectre des troubles révolutionnaires, et fassent taire ainsi les voix hideuses du nationalisme, soit qu'elles opposent les revendications de la libération humaine à l'influence dévastatrice du fascisme, seules elles font reculer les forces guerrières, et seules elles peuvent faire pâlir aux yeux des masses l'étoile du fascisme. La puissance de la Révolution est seule capable de mettre en échec la puissance de la réaction. Et si la politique « réaliste » oppose à tout ceci son refus de se laisser — en l'état actuel de l'Europe — bercer par l' « utopie » de la transformation sociale, on lui répondra que l'illusion est de son côté. Elle consiste à vouloir opposer à la guerre le faux pacifisme du démocrate conservateur, et à la paix fasciste, tantôt le nationalisme vieillot de patriotes démodés, tantôt les principes démocratiques par avance impuissants.

Le « réaliste » au contraire, sera celui qui, sachant et voulant les seules voies efficaces, essayera de combattre la guerre impérialiste par les combats pour la transformation sociale, et la frénésie du fascisme, par l'intransigeance révolutionnaire.

En temps de paix comme en temps de guerre la lutte du prolétariat comme classe doit être concentrée en premier lieu contre l'impérialisme. La lutte contre celui-ci est en même temps pour le prolétariat international la lutte pour le pouvoir, le règlement de comptes définitif entre le socialisme et le capitalisme.

Rosa Luxembourg.

Robert DELNY.

La Mentalité réactionnaire et l'Homme nouveau

Une révolution profonde est toujours précédée d'un vaste mouvement d'idées qui bouleverse de fond en comble les conceptions morales de l'ancienne société. A l'image idéale que l'on se faisait de l'homme se substitue une éthique nouvelle née des rapports originaux que la vie a introduits dans le corps social et dont la pression irrésistible fait éclater l'enveloppe des institutions arriérées. La brusque rupture d'équilibre qui fait chanceler l'ancienne organisation, se traduit d'abord par la démoralisation du vieil homme, incapable de contenir plus longtemps l'afflux des tendances juvéniles, endiguées jusque là par une contrainte aussi avisée que tyrannique. La philosophie des Lumières au 18e siècle ne se borna pas à dénoncer les privilèges ; elle entreprit également la critique des vertus séculaires de l'homme bien né, railla l'honneur aristocratique, réduisit la gloire féodale à la mesure d'un simple et parfois chimérique appétit. Le Jacobinisme n'aurait jamais pu accomplir sa tâche historique, si préalablement la doctrine philosophique n'avait précipité de leur piédestal, pour les faire rentrer dans la commune nature, les personnes héroïques des potentats féodaux.

L'œuvre que se propose d'accomplir la Révolution socialiste est sans conteste infiniment plus grandiose et décisive que celle qu'entreprirent les Montagnards de 1793. On ne fit alors que substituer la prééminence de la richesse à celle du sang (1), tandis qu'il s'agit maintenant d'en finir une fois pour toutes avec la misère et la servitude qui caractérisent, sous le nouveau comme sous l'ancien régime, la condition moyenne de l'homme. Une transformation aussi complète exige de ceux qui l'entreprennent la plus claire conscience des buts à atteindre et les oblige moralement à rompre avec les comportements et les routines de la société présente. L'homme de demain débarrassé des contraintes millénaires qui emprisonnent l'esprit et les passions, naîtra des cendres du vieil homme ; une conception nouvelle des valeurs morales, fondée sur une critique impitoyable de l'idéologie réactionnaire, assainira le marécage d'un psychisme archaïque où viennent s'ensevelir les impulsions saines de la nature et les élans généreux du cœur.

Briser ses chaînes signifie d'abord briser les idoles qui symbolisent l'ordre social dans la conscience humaine et se libérer du même coup du sentiment de culpabilité qui demeure inséparable de la révolte quand les instances morales sont intactes.

(1) Cela n'est vrai que si l'on considère l'œuvre objectivement réalisée par la Révolution. Nous faisons abstraction des courants extrêmes, robespierriste ou hébertiste, qui poussaient beaucoup plus loin leurs ambitions, mais furent brisés par Thermidor.

DOMINATION, PROPRIETE, POUVOIR

Les orgies de la propriété et du pouvoir constituent dans la psychologie du vieil homme les objets privilégiés d'une incessante convoitise. L'appétit de puissance cherche à se tailler la plus large part de ces biens suprêmes, et si le champ que la vie lui concède lui paraît insuffisant, ce qui est toujours le cas, il se nourrit de ses propres fantaisies et compense par des satisfactions démesurées obtenues dans le pays de cocagne de son imagination, ses maigres conquêtes dans le monde réel.

La possession, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en fait la remarque, rend les hommes étrangers les uns aux autres, en créant un réseau affectif où l'envie et le mépris deviennent les sentiments dominants. La propriété des choses, agrandissement du moi par absorption du monde extérieur, est à l'origine d'une conduite, caractérisée par le double fait de retenir et d'accaparer, qui s'accompagne forcément d'agressivité contre les autres, considérés comme des concurrents, ou bien comme des détrousseurs, ou enfin comme des instruments serviles destinés à produire de la richesse. La peur de perdre, plus forte encore que le désir de s'accroître, entretient le possédant dans un état d'inquiétude permanente qui se traduit par une méfiance soupçonneuse à l'égard du monde entier et le rend à peu près impropre aux échanges humains, tant intellectuels que sentimentaux. L'égocentrisme affectif préside à tous les mouvements, dans un horizon étroitement borné où les êtres les plus chers ne le sont qu'au titre d'objets conquis, de « proies » d'un moi exclusif. Etre c'est posséder ; ne pas posséder, c'est ne pas être : telle est la conviction intime du propriétaire qui mesure sa valeur personnelle au nombre plus ou moins élevé de ses arpents.

La propriété n'est pas seulement une affirmation de puissance sur les choses, elle est aussi le tremplin d'où s'exerce la puissance sur les hommes. La considération et le rang lui sont dans notre société plus que dans toute autre, indissolublement liés. Le mépris souverain du possédant pour celui qui n'a que ses bras, l'envie du petit-bourgeois pour les plus riches et les plus puissants que lui, le besoin d'affirmer constamment sa prééminence sur ceux qui possèdent moins, ce jeu sordide de l'homme tour à tour arrogant et courbé, plein de superbe ou rampant dans la platitude, enferment les rapports sociaux dans un mécanisme où la domination et l'humiliation se font écho dans un vaste désert moral.

Aussi n'est-il pas étonnant de retrouver la psychologie du propriétaire dans le complexe de sentiments et d'attitudes dont le pouvoir politique lui-même est l'objet. Quelles que soient les théories, ingénieuses ou maladroites, mises en circulation pour justifier une soi-disant nécessité rationnelle de l'oppression, il n'en demeure pas moins que son mobile profond réside dans un désir immodéré et tout impulsif de s'assujettir les autres par le moyen d'une contrainte qui épuise pour s'exercer toutes les ressources de l'esprit.

Dès l'origine, le pouvoir élève le potentat au-dessus de la commune condition, rehausse sa personne au rang des Dieux, la libère des entraves de la moralité courante. Revêtus des attributs d'une prééminence sacrée, le chef ou le roi peuvent satisfaire tous leurs appétits et se distinguer du reste des hommes par le raffinement monstrueux de leurs plaisirs. Les jouissances charnelles ne sont si inséparables pour le sens commun

de l'idée d'une cruauté perverse, que parce que dans la longue histoire de l'humanité, elles furent l'apanage exclusif du despotisme mégalomaniaque et sanguinaire. La cruauté est moins le fait de la nature humaine que le résultat d'un état social dont la domination et la servitude sont les lois. Elle a besoin pour s'exercer d'un objet passif que seul le pouvoir lui fournit. Le complexe néronien qui a dirigé tous les autocrates connus jusqu'à ce jour, divinise leur violence sanglante au même titre que les excès de la chair, quand ils sont le fait du Maître. Caïus au dire de Tacite prenait son plaisir, alors qu'il était à table, à faire mettre un homme à la question sous ses yeux ; c'était sans doute un anormal, mais le comportement de la puissance, s'il s'exprime de façon moins directe, n'est guère différent dans ses mobiles chez les tyrans plus raisonnables.

LES DICTATURES MODERNES

Les dictatures modernes n'ont guère modifié ce schéma classique. Issues elles-mêmes du fond trouble de la mentalité primitive, elles donnent au chef la même puissance illimitée qu'avaient les despotes antiques et célèbrent à l'envi sa religion personnelle. L'hitlérisme a mis en lumière ces traits archaïques du pouvoir ; le Führer est une personne sacrée, objet d'un véritable culte, et il ressemble plus au héros mythologique qu'à un souverain au sens moderne du mot (2).

Mais si les sources affectives qui alimentent le pouvoir sont restées les mêmes, une chose toutefois différencie le despotisme fasciste du despotisme antique. Le chef, aussi grand et redouté qu'il soit, n'échappe pas, dans sa vie privée, à la tyrannie de certaines obligations morales, valables pour lui comme pour les autres. Un domaine lui reste interdit, celui de l'orgie, et son prestige serait gravement compromis s'il passait à l'exemple des Césars antiques, sa vie dans les débauches. Le seul spectacle de la force ne suffit plus à entraîner le respect ; la conscience morale exige que le pouvoir apparaisse comme l'incarnation de certains idéaux et qu'il s'exerce au nom d'une doctrine.

Sacrifice, privation, contrainte sur soi-même sont les principes fondamentaux qui régissent les dictatures contemporaines. Ils viennent colorer d'une idée de grandeur l'indignité de la condition humaine et sanctifient les humiliations subies au nom des idéales vertus de la race ou de la patrie. En même temps, le pouvoir pousse des rameaux dans toute la société, et chacun s'efforce de compenser par un surcroît de brutalité contre les plus faibles sa platitude zélée vis-à-vis des chefs.

(2) C'est ce qui motive en grande partie la fureur du Saint-Siège et ses frictions plus ou moins violentes avec les Dictatures. Le pouvoir restauré dans sa plénitude n'a nul besoin du Dieu céleste et se suffit amplement à lui-même. Il affirme sa primauté spirituelle en même temps que sa puissance temporelle dans la personne du chef. Cruelle désillusion pour les tenants du vieux bon dieu croque-mort qui espéraient sans doute glaner des avantages substantiels dans le déchaînement de la contre-révolution. L'Eglise a joué pour une fois le rôle de dupe. Après avoir appelé à grands cris la répression des menées révolutionnaires et souhaité ardemment la victoire du « bon parti », elle s'aperçoit aujourd'hui que la réaction frénétique fonde sa doctrine sur tout autre chose que ses incantations et le remue-ménage de ses fantômes.

« O rage, ô désespoir, ô vieillesse ennemie ».

Une semblable attitude s'apparente de façon étroite au devoir militaire dont le fascisme fait du reste le bien suprême et qu'il propose en exemple à la société civile. (3) L'armée devient une force spirituelle qui a charge d'éduquer la nation, de former la conscience des jeunes générations ; elle est le sanctuaire du régime où se célèbre le culte de la force, et où se cultivent sous l'égide de la tyrannie la plus irresponsable le goût du commandement et l'amour de la sujétion. L'esclave d'antan devenu un soldat, a du moins sous l'uniforme la conviction d'être un rouage de la grande machine oppressive et de participer en quelque mesure par les coups qu'il reçoit à l'exercice de la puissance publique. Cette illusion lui permet en même temps de subir, voire de sanctifier le régime de privations et de médiocrité générale qui a toujours été le propre de la vie militaire, et qui est aujourd'hui dans les régimes fascistes celui de toute la société.

SAINTETE DE LA PRIVATION

Le comportement caractérisé par la rétention possessive et la domination inconditionnée, ces deux colonnes du temple réactionnaire, n'est que la contrepartie nécessaire d'une répression qui frappe les désirs les plus légitimes de l'individu. C'est justement pour compenser le sacrifice des jouissances interdites que la société encourage le développement de l'agressivité contre autrui.

Le monde a vécu jusqu'à ce jour sous la dure loi de la privation et de la contrainte. Toutes les institutions morales ont fait converger leurs efforts vers l'étouffement systématique des appétits, considérés unilatéralement comme malfaisants ou criminels. Le Christianisme a renchéri sur cette tendance, en poussant l'aberration jusqu'à faire détester aux hommes les plaisirs que la vie peut leur procurer, pour sanctifier du même coup la misère et la souffrance. Les désirs ont été frappés d'anathème, les jouissances déclarées impies, couvertes de honte et d'ignominie ; l'homme n'a plus osé se regarder en face, tremblant devant lui-même, épouvanté à l'idée du bonheur comme à celle du crime suprême. En dépit du développement de la pensée libre et d'une active propagande anti-religieuse, les réflexes psychologiques profonds créés par la morale chrétienne sont restés ceux de l'homme à notre époque. La critique laïque n'a fait que les effleurer sans les détruire ; bien souvent au contraire elle n'a attaqué Dieu que pour épargner la morale, comme si la divinité était autre chose que l'image transfigurée du comportement idéal. La distinction courante entre les sentiments dits élevés et les impulsions basses de la chair, perpétue, dans l'opposition du sacrifice glo-

(3) Si le despotisme s'est souvent détaché de l'exercice direct de la fonction militaire, il n'a toutefois jamais renoncé à faire des exploits guerriers l'ornement principal de sa grandeur. On peut considérer d'une façon générale que le pouvoir est d'autant plus barbare et la société moins policée que sa liaison avec le « militaire » est plus étroite. Les mœurs aimables et le luxe de la Cour de Versailles, dans un Etat où le cynisme des courtisans se gaussait de la rudesse de la vie des camps, sont tout à fait exclus dans un régime dominé par la soldatesque. Les manières de brutes et le culte de la force s'accordent dans un tel régime avec une finesse d'esprit qui concurrence victorieusement celle des gorilles et des conditions de vie dignes en tous points de la race de Néanderthal.

rieux et des jouissances ignobles, la dualité chère, au christianisme, de l'esprit et de la matière. Dans tous les âges de la vie, les axiomes du sens commun, aussi faux qu'imperméables à la critique, enseignent à l'individu que le renoncement aux plaisirs est sa condition naturelle et qu'il ne saurait transgresser cette loi sans en payer la violation d'un surcroît de misère et de douleurs.

Il est permis de se demander si le phénomène caractéristique de notre époque, l'incapacité des masses à s'emparer des forces productives pour les employer à satisfaire leurs besoins de tous ordres, et le retour aux formes frustes de l'oppression qui en est la conséquence, ne provient pas, en définitive, d'une culpabilité profonde devant les jouissances, qui interdit aux hommes d'envisager un ordre où la pénitence et l'effort pénible ne seraient pas la règle. La loi morale fonde l'ordre social dans le cœur humain, qui constitue une forteresse dont la Révolution s'empare beaucoup plus difficilement que des casernes et des ministères, mais qui, lorsqu'elle s'écroule, entraîne dans sa chute tout l'édifice de la vieille société.

LA SOCIETE ET LES INSTINCTS

La réhabilitation de la nature humaine dans ses désirs, ses appétits, ses impulsions premières, constitue à notre sens le point de départ d'une morale vraiment révolutionnaire. Il ne faut pas se laisser troubler par cette affreuse mythologie des instincts dont se servent tous les moralistes réactionnaires pour identifier le crime aux jouissances, opposer sans cesse aux désirs de l'homme les nécessités de la culture (6) et nier toute possibilité d'accord entre la société et la nature humaine, qu'ils représentent comme deux forces en conflit permanent. Une telle image de l'homme, héritée en droite ligne du christianisme, n'est que la justification intéressée du comportement nécessairement féroce et cupide des classes dirigeantes et du caractère sanguinaire de l'oppression qu'elles exercent.

(6) Sigmund Freud, moins heureux dans ses théories philosophiques que dans ses découvertes cliniques, reprend à son compte la même opposition dans « l'Avenir d'une Illusion ». Définissant les progrès de la civilisation à la manière des moralistes bondieusards comme une aggravation de la contrainte imposée aux instincts, il incline tout naturellement à cette conclusion que la révolte des masses, brimées dans leurs appétits, est dirigée contre la culture elle-même. Il serait du plus haut intérêt qu'il nous explique en vertu de quels mécanismes psychiques les séquelles régressives de la sexualité infantile, sources évidentes du délire possessif et des explosions de haine sauvage des classes dirigeantes, s'identifient avec la civilisation, entendue au sens vrai du mot, comme l'évolution heureuse de la société humaine.

D'une manière générale il ne faut envisager qu'avec les plus expresses réserves une théorie, qui après avoir démontré lumineusement que le refoulement des instincts échoue dans l'impasse de la régression affective, vient, en contradiction avec elle-même, chanter la louange de ce même refoulement, considéré, somme toute, comme le meilleur instrument du progrès moral de l'humanité. Il convient d'être encore plus méfiant à l'égard des vues de Frend quand il nous présente sans l'ombre d'une démonstration sociologique, les instincts les plus effroyables, comme la nature première de l'homme, assassin de père et mère, lorsqu'on sait par ailleurs que la clinique psychanalytique a pour objet de délivrer l'individu de ses complexes, en réduisant à leur véritable portée devant la conscience adulte, les chimères monstrueuses que le croquemitaine (image intériorisée du père, dit Freud) de la censure enfantine a élaborées dans l'inconscient.

L'altruisme et les élans généreux du cœur coexistent dans la vie avec l'égoïsme et les passions exclusives du moi ; la société qui est un fait de solidarité propre à l'espèce et antérieure à l'individu, repose en définitive sur ce goût de la chaleur humaine et cette horreur de la solitude communs à tous les hommes dans les conditions normales de l'existence. Ce n'est que par une perversion véritable de sa nature que l'homme en arrive à considérer ses semblables comme les objets privilégiés de son exécration et à modeler tous ses rapports avec eux sur cet unique sentiment. Une pareille organisation affective n'existe qu'en fonction de l'horreur de soi et d'institutions sociales qui développent au suprême degré, en lieu et place des jouissances interdites, le goût de la domination illimitée sur les autres.

Se civiliser, c'est produire et par suite créer de nouvelles richesses qui viendront rassasier des appétits que le milieu extérieur était par lui-même incapable de satisfaire. L'impératif catégorique de la production dont parle Marx n'est au meilleur sens du mot que l'impératif de la satisfaction, règle par excellence du vouloir vivre social.

L'espèce humaine, dans la longue suite de son histoire, semble uniquement préoccupée d'élever ses possibilités au niveau de ses appétits et l'on ne saurait mettre l'instinct et la société en contradiction que dans la mesure où se constate une incapacité radicale à les accorder dans le cadre de la vie en groupe. Le capitalisme qui crée la misère générale au milieu de l'abondance des biens oppose effectivement comme deux forces antagonistes la vie et la société, puisque la société ne poursuivant plus la satisfaction des besoins humains, frustre au contraire les hommes du fruit de leurs travaux. Mais nous savons pertinemment que ce qui dresse la société contre l'homme, c'est avant tout la volonté des classes dirigeantes de perpétuer, en contradiction avec le cours des choses, la privation et le renoncement pour assurer la pérennité de son règne.

L'idéologie réactionnaire se présente donc comme un tout cohérent où le sacrifice premier des jouissances les plus précieuses pour l'individu est compensé par le développement sans mesure de l'aggressivité sous toutes ses formes. La règle sociale se borne à fixer les limites plus ou moins précises dans lesquelles les réflexes de l'asservissement d'autrui peuvent se donner libre cours sans mettre en danger la société elle-même. Dans l'ensemble les sentiments de solidarité apparaissent toutefois très réduits et les digues fragiles qu'ils opposent au déchaînement de la violence sont à chaque instant rompues. L'oppression est assez semblable à une machine dont les freins seraient cassés ; emportée par son mouvement elle irait aux pires extrémités, si un juste calcul des risques à courir et des profits en perspective ne lui conférait un certain équilibre. L'asservissement et l'exploitation de l'homme par l'homme ne connaissent en fait d'autres bornes que celles que dicte le souci de leur perpétuation.

La tâche fondamentale de la Révolution est justement de substituer à ces réflexes archaïques fondés sur la domination et l'humiliation, des rapports de solidarité effective. La société humaine ne sortira de sa préhistoire qu'en accédant à ce stade où les droits de la personne seront fonction des droits des autres et se fonderont sur un sentiment de sociabilité aussi conforme à l'intérêt individuel qu'aux destinées du groupe,

tandis que les satisfactions les plus larges seront accordées aux instincts aujourd'hui absurdement réprimés. Il ne s'agit pas à ce propos d'opposer sans cesse le comportement réel des privilégiés à l'idéal de moralité qui est le leur, car ce procédé, cher à certaine critique qui se prétend subversive, n'aboutit en fait qu'à confirmer l'excellence de la loi morale, considérée comme intangible et sacrée dans son essence. Les esprits libres n'ont que faire de cette sainte indignation qui s'empare de la foule, lorsqu'elle apprend qu'après son sermon sur la chasteté, le prédicateur a été surpris en train de lutiner la bonne de l'hôtel. Ce qui les indigne, à l'inverse du commun, c'est le sermon, non la concupiscence ; et si le personnage du dévot est odieux, c'est bien par son rigorisme moral et sa manière honteuse de satisfaire aux exigences du sexe, toutes lumières éteintes.

La règle qui influence toujours, d'une manière ou d'une autre, le comportement, soit en le frappant de culpabilité soit en l'obligeant à se dérober aux regards, est, en ce qui concerne le commerce des sens, l'ennemie née de la dignité et du plaisir. C'est à ce titre qu'il convient de lui faire son procès et non pour les mobiles du sens commun qui en incrimine les violations chez ceux-là mêmes qui ont charge de l'enseigner. Aussi répugnante que soit l'hypocrisie des tenants de l'ascétisme, elle ne nous semble pas plus méprisable et avilissante que l'austérité rigoureuse des saints chrétiens et nous ne saurions dénoncer cette hypocrisie sans condamner du même coup la loi morale dont elle n'est que l'application la plus courante.

L'homme nouveau doit signifier à ces vertus de contrebande qui sont la source première de sa servitude autant que la substance d'une misanthropie haineuse, que leur règne est à jamais révolu. La Religion et le Pouvoir dont la confusion originelle symbolise assez bien le double aspect de renoncement et de fureur dominatrice qui caractérise encore la société d'aujourd'hui, ont leur place toute marquée dans les poubelles de l'Histoire aux côtés des oripeaux de la puissance Inca et des mœurs barbares de Lacédemone.

La classe ouvrière peut regarder toujours sans crainte la vérité en face, même les plus amères accusations se soi, car sa faiblesse n'est qu'égarement, et la loi stricte de l'histoire lui restitue la force, lui garantit la victoire finale.

Rosa Luxembourg.

Jean JACQUOT.

PAGES D'UN JOURNAL

Une interprétation chrétienne du Freudisme

Le désœuvrement, une curiosité un peu sadique, équivoque comme le plaisir éprouvé à constater une fois de plus que la bêtise humaine dépasse tout ce que l'on ose imaginer, me conduisirent un jour à une réunion des groupes d'Oxford (1). Dans cette carrière de poux dont parle Lautréamont, la vermine se présentait sous une forme compacte, quasi minérale, d'une solidité à défier la pioche. La stupidité, d'ordinaire éparse dans l'air, m'apparut ce jour-là comme une substance visqueuse, opaque, à couper au couteau. Je fus témoin, en effet, d'un défilé de pauvres larves, qui l'une après l'autre vinrent débiter leur confession d'une voix monotone : des histoires banales de femmes suivies dans la rue, de fausses déclarations de revenu, d'honoraires fixés selon la tête du client. Un jeune théologien vint s'accuser d'avoir caché sa vie sentimentale à sa mère. Une ancienne malade (lunettes, robe rouge brique à parements or, extraordinaire ceinture couvrant la moitié du ventre et retenue par une énorme boucle à dorures ouvragées, avec laquelle elle ne cessait de jouer), vint témoigner qu'étant rentrée en elle-même, elle avait découvert que la souffrance avait un sens. Puis vint un grand diable d'étudiant en droit, parlant la bouche crispée, en tourmentant ses mains dont la vue semblait éveiller en lui des remords assez précis. Celui-là s'intéressait à la phénoménologie, mais trouvait son étude décevante et sans rapport avec l'existence. Heureusement pour lui, tout était allé pour le mieux du jour où, après avoir donné son adhésion aux groupes, il avait demandé pardon à une grosse dame qu'il avait offensée, et enterré dans son jardin un certain nombre de livraisons pornographiques.

Je sortis de cette séance avec le sentiment que seul le savonnage prolongé des parties du corps exposées à l'air parviendrait à effacer le souvenir tenace de cette gluante atmosphère. Sans doute était-on libre de croire que chez ces gens, pour reprendre les termes de Freud, « l'illu-

(1) Le groupes d'Oxford : Mouvement « revivaliste » religieux qui a connu un certain essor dans les pays protestants depuis la crise mondiale (1929-30). Leurs adeptes croient à la vertu purificatrice de la confession publique et donnent leur propre vie en exemple de l'aide que Dieu peut apporter à ceux qui s'abandonnent sans réserve à son inspiration. Les groupes recrutent leurs adhérents aussi bien dans la grande bourgeoisie que chez les petites gens. Ils prétendent travailler à la réconciliation des classes sur le plan chrétien et opposent la régénération spirituelle à la révolution sociale. Ils se vantent de posséder parmi leurs membres, des domestiques, d'authentiques chômeurs et même des communistes repentis. Ils prétendent exercer une influence sur les hommes politiques et les gouvernements.

tandis que les satisfactions les plus larges seront accordées aux instincts aujourd'hui absurdement réprimés. Il ne s'agit pas à ce propos d'opposer sans cesse le comportement réel des privilégiés à l'idéal de moralité qui est le leur, car ce procédé, cher à certaine critique qui se prétend subversive, n'aboutit en fait qu'à confirmer l'excellence de la loi morale, considérée comme intangible et sacrée dans son essence. Les esprits libres n'ont que faire de cette sainte indignation qui s'empare de la foule, lorsqu'elle apprend qu'après son sermon sur la chasteté, le prédicateur a été surpris en train de lutiner la bonne de l'hôtel. Ce qui les indigne, à l'inverse du commun, c'est le sermon, non la concupiscence ; et si le personnage du dévot est odieux, c'est bien par son rigorisme moral et sa manière honteuse de satisfaire aux exigences du sexe, toutes lumières éteintes.

La règle qui influence toujours, d'une manière ou d'une autre, le comportement, soit en le frappant de culpabilité soit en l'obligeant à se dérober aux regards, est, en ce qui concerne le commerce des sens, l'ennemie née de la dignité et du plaisir. C'est à ce titre qu'il convient de lui faire son procès et non pour les mobiles du sens commun qui en incrimine les violations chez ceux-là mêmes qui ont charge de l'enseigner. Aussi répugnante que soit l'hypocrisie des tenants de l'ascétisme, elle ne nous semble pas plus méprisable et avilissante que l'austérité rigoureuse des saints chrétiens et nous ne saurions dénoncer cette hypocrisie sans condamner du même coup la loi morale dont elle n'est que l'application la plus courante.

L'homme nouveau doit signifier à ces vertus de contrebande qui sont la source première de sa servitude autant que la substance d'une misanthropie haineuse, que leur règne est à jamais révolu. La Religion et le Pouvoir dont la confusion originelle symbolise assez bien le double aspect de renoncement et de fureur dominatrice qui caractérise encore la société d'aujourd'hui, ont leur place toute marquée dans les poubelles de l'Histoire aux côtés des oripeaux de la puissance Inca et des mœurs barbares de Lacédemone.

La classe ouvrière peut regarder toujours sans crainte la vérité en face, même les plus amères accusations se soi, car sa faiblesse n'est qu'égarement, et la loi stricte de l'histoire lui restitue la force, lui garantit la victoire finale.

Rosa Luxembourg.

Jean JACQUOT.

PAGES D'UN JOURNAL

Une interprétation chrétienne du Freudisme

Le désœuvrement, une curiosité un peu sadique, équivoque comme le plaisir éprouvé à constater une fois de plus que la bêtise humaine dépasse tout ce que l'on ose imaginer, me conduisirent un jour à une réunion des groupes d'Oxford (1). Dans cette carrière de poux dont parle Lautréamont, la vermine se présentait sous une forme compacte, quasi minérale, d'une solidité à défier la pioche. La stupidité, d'ordinaire éparse dans l'air, m'apparut ce jour-là comme une substance visqueuse, opaque, à couper au couteau. Je fus témoin, en effet, d'un défilé de pauvres larves, qui l'une après l'autre vinrent débiter leur confession d'une voix monotone : des histoires banales de femmes suivies dans la rue, de fausses déclarations de revenu, d'honoraires fixés selon la tête du client. Un jeune théologien vint s'accuser d'avoir caché sa vie sentimentale à sa mère. Une ancienne malade (lunettes, robe rouge brique à parements or, extraordinaire ceinture couvrant la moitié du ventre et retenue par une énorme boucle à dorures ouvragées, avec laquelle elle ne cessait de jouer), vint témoigner qu'étant rentrée en elle-même, elle avait découvert que la souffrance avait un sens. Puis vint un grand diable d'étudiant en droit, parlant la bouche crispée, en tourmentant ses mains dont la vue semblait éveiller en lui des remords assez précis. Celui-là s'intéressait à la phénoménologie, mais trouvait son étude décevante et sans rapport avec l'existence. Heureusement pour lui, tout était allé pour le mieux du jour où, après avoir donné son adhésion aux groupes, il avait demandé pardon à une grosse dame qu'il avait offensée, et enterré dans son jardin un certain nombre de livraisons pornographiques.

Je sortis de cette séance avec le sentiment que seul le savonnage prolongé des parties du corps exposées à l'air parviendrait à effacer le souvenir tenace de cette gluante atmosphère. Sans doute était-on libre de croire que chez ces gens, pour reprendre les termes de Freud, « l'illu-

(1) Le groupes d'Oxford : Mouvement « revivaliste » religieux qui a connu un certain essor dans les pays protestants depuis la crise mondiale (1929-30). Leurs adeptes croient à la vertu purificatrice de la confession publique et donnent leur propre vie en exemple de l'aide que Dieu peut apporter à ceux qui s'abandonnent sans réserve à son inspiration. Les groupes recrutent leurs adhérents aussi bien dans la grande bourgeoisie que chez les petites gens. Ils prétendent travailler à la réconciliation des classes sur le plan chrétien et opposent la régénération spirituelle à la révolution sociale. Ils se vantent de posséder parmi leurs membres, des domestiques, d'authentiques chômeurs et même des communistes repentis. Ils prétendent exercer une influence sur les hommes politiques et les gouvernements.

sion religieuse était assez forte pour les protéger efficacement de la névrose ». Grâce à un subterfuge assez grossier la faute, — la faute délicieuse comparée à une fleur que les règles des groupes, promues au rang de traité de botanique, permettaient infailliblement de découvrir — pouvait indéfiniment être évoquée en public avec un plaisir accru par l'exhibitionnisme. Il n'y avait pas jusqu'à l'idée exaltante, et bien dans l'air du temps, de s'en remettre, pour en finir avec l'ennuyeux, le sempiternel ordre des choses, à l'intuition, à l'humeur, au hasard, qui ne reçût ici sa sordide application. La première idée vous passant par la tête, le premier signe extérieur favorable étaient immédiatement interprétés comme des ordres d'en haut, ce qui permettait à ces pauvres bougres, toujours prêts à parler d'une aventure merveilleuse qui leur serait arrivée, de se croire en tous points semblables aux lys des champs.

Mais les lys des champs ne dédaignent pas toujours de vivre dans des « palaces ». Car les groupes, dont je respecte à dessein l'intéressant vocabulaire, s'honorent de l'adhésion de mainte « dame de la haute » passant sa vie à courir les « bas-fonds », de maint banquier plongé jadis « dans la plus grande dépravation » et dont la vie avait été « changée ». L'oisiveté, les querelles de famille, le marasme économique, des bribes de mauvaise conscience sociale, tout aidant, une bourgeoisie d'affaires ne pouvait manquer de sentir vivement et désagréablement sa propre hypocrisie, de découvrir que les livres sont sans rapport avec la vie, que sais-je encore et, dégoûtée de sa propre image, de se rendre, par une nouvelle hypocrisie, sympathique à elle-même. Et de dénoncer à qui veut l'entendre l'hypocrisie dont vit le monde aujourd'hui. Et, faisant d'une pierre deux coups, de résoudre le problème social par la même occasion. Car, et d'une, c'est un fait connu des économistes, qu'aux Etats-Unis, dans les ateliers et les bureaux, la production augmente de 10 % après le passage de l'évangéliste. Et de deux, une nouvelle répartition des richesses est inutile : n'est-il pas moins aisé, donc plus méritoire de se donner soi-même, que de distribuer les biens dont le Tout Puissant vous a confié la gestion? Il est facile d'imaginer quelle puissance rayonne de l'industriel ou de l'homme d'état qui ne font qu'appliquer — puisque la mode est aux plans — le plan divin.

Tout ceci ni très amusant ni très original, je ne m'y serais pas arrêté si je n'avais flairé derrière tout celà une idée chère à C.G. Jung : la force de l'homme pieux réside dans ce fait qu'il ne s'aperçoit pas qu'il demeure seul en réalité à supporter le poids de ses conflits psychiques, la notion chrétienne de fraternité dans la faute l'entretenant dans cette illusion. C'est pourquoi je ne fus pas trop surpris de trouver dans le « Journal de Genève », sous le titre « Vers la santé nationale », le témoignage d'un psychiâtre de Zurich aux groupes d'Oxford. Ce sympathique personnage estimait que l'homme moderne devait se convaincre de sa faute, et se vantait des résultats obtenus par la confession et la prière en commun dans sa propre famille comprenant notamment trois enfants « à l'âge de l'émancipation et des conflits d'autorité ». Il prévoyait même l'extension des bénéfices d'une telle méthode aux écoles, aux fabriques et aux casernes. « La psychologie, déclarait-il, nous apprend que l'homme moderne ne vit qu'avec une partie de son être, qu'il en refoule d'autres parties, par exemple le sentiment de culpabilité voire même sa conscience ». Il n'était guère surprenant de voir un disciple de Jung souhaiter que le sentiment de culpabilité devienne conscient, non pour

que l'homme en soit plus aisément délivré, mais pour qu'il se pénètre au contraire de son état de péché. Même après sa brillante exécution par Freud, il n'est pas inutile de revenir sur une théorie qui dépasse de loin tout ce qui a été tenté pour atténuer la portée subversive de la psychanalyse et n'est, à la considérer de près, malgré l'importance des matériaux mis en œuvre et de certaines de ses découvertes, guère autre chose qu'un plaidoyer en faveur du christianisme. Non que Jung croie à l'existence objective d'une divinité, il n'est pas assez naïf pour cela. Il a conscience d'appartenir à une élite éclairée et dédaigne suffisamment le peuple pour estimer que celui-ci doit se contenter de vérités plus grossières. Mis en demeure de définir les rapports de la théorie et de la pratique, n'avait-il pas mis en avant la formule « Mundus vult decipi » et préconisé, lorsque la probité scientifique du médecin se heurte aux préjugés du malade, de s'incliner devant ceux-ci ?

Il restait à la religion, devenue depuis longtemps indéfendable à la lumière des sciences, de se retrancher derrière une nouvelle ligne de défense, et d'être promue réalité psychique. Restait donc, au lieu de réduire les mythes religieux aux données primaires de l'inconscient, à faire passer ces affabulations pour la démarche même de l'inconscient, à donner pour le contenu de celui-ci les sublimations chrétiennes, à supprimer toute distinction entre les conflits psychiques réels et leur projection fantastique. C'est ainsi que la fantaisie de la seconde naissance n'est justiciable aux yeux de Jung, que de la seule interprétation éthique chrétienne (étendue il est vrai à tous les mythes ayant précédé le christianisme et contribué à son élaboration).

Le souhait incestueux, d'après Jung, et ceci témoigne suffisamment chez lui d'un violent refoulement, ne doit pas s'interpréter comme le vestige d'un attachement au premier objet sexuel : la mère. Le désir de retourner dans le sein de la mère, dont le voyage nocturne sur les eaux, ou la descente aux lieux souterrains, sont les expressions légendaires, ne saurait être surmonté d'après lui s'il n'est conçu comme une union « symbolique » avec la mère, au cours de laquelle l'homme redevenu enfant s'engendre lui-même — et c'est à partir de ce moment que les choses deviennent extrêmement suspectes — « spirituellement ». Cette seconde naissance permettrait à l'homme de renoncer définitivement à son enfance et à toutes ses illusions puériles, et d'accomplir sa « tâche vitale ». Dans l'histoire des religions on voit la lutte contre la bête terrible, le fabuleux dragon tordant ses écailles dans l'écume (symbole du père redoutable, mais aussi de la séduction et de la terreur inspirées tout à la fois par le sein maternel) se transformer peu à peu en une extermination de ce que Jung nomme la partie animale de la libido, le serpent, le maudit, que les Saint-Georges aux cuirasses de lumière transpercent de leurs lances.

Et de renoncement en renoncement, de Mithra versant le sang du taureau au Christ lamentablement étendu sur la croix, nous sommes conduits au sacrifice total de l'homme de chair au profit du fantôme de l'homme, de sa virilité au profit du père céleste congestionné d'omnipotence : celui qui paît les peuples avec une verge de fer. L'Eglise, mère céleste, prendra la place de la mère et de l'épouse terrestres, en qui la femme, « templum super cloacam edificatum », sera méprisée et humiliée. Les Babylones seront vouées aux flammes du dernier jugement et, comme si le ciel n'était pas suffisamment encombré, la terre suffisamment dépeuplée, l'homme ne vivra plus que pour le moment où, sur les

décombres du monde, se dresseront les tours de la Jérusalem céleste. En attendant, le manant, tête basse, le bonnet à la main devant son seigneur, comme sur les estampes, malheureux comme les pierres, mène sur la terre sa vie de chien galeux.

Tel a sans doute été le schéma de l'évolution mythique qui a pu s'imposer, à une certaine époque, comme une nécessité historique et laisser jusqu'à ce jour des traces dans l'inconscient. Cependant, attentif à épier sur moi-même les moindres signes susceptibles d'être interprétés comme les manifestations inconscientes d'une croyance en une autre vie, je dois dire que je n'ai rien trouvé qui puisse étayer d'une survie au sens religieux. Je continue donc à penser, avec Otto Rank, que la croyance en une vie future est « une sublimation, une tentative de surmonter le traumatisme de la naissance par les moyens intellectuels, la projection de la vie pré-natale dans l'avenir, projection qui pendant des milliers d'années avait conduit l'humanité dans les sentiers les plus compliqués de la superstition religieuse, dont le point culminant est représenté par les doctrines de l'immortalité et qui subsiste encore aujourd'hui dans les masses sous la forme d'un intense intérêt pour le suprasensible, pour l'occulte avec son monde des esprits ».

Au mot de superstition je préfère d'ailleurs celui d'illusion que Freud emploie. Or Jung fait précisément de ces illusions toute la psychologie de l'inconscient.Par un abus inconcevable du terme il en arrive même à identifier une partie de la libido, c'est-à-dire l'expression de l'homme la plus pure, la plus spontanée, la plus soustraite à la contrainte, avec ce qui l'opprime et l'écrase. Hors d'une thérapeutique modelée sur ce schéma mythique, point de guérison, point de salut, tout ce qui va à l'encontre est tenu pour archaïque et régressif. Le sentiment de culpabilité ne résulterait que du remords de ne pas accomplir la « tâche vitale ». Le patient n'a donc qu'à s'en prendre à lui-même et non au milieu familial ou social. Jung va même jusqu'à comparer le rôle du médecin, objet du transfert, et celui du Christ prenant sur lui les péchés des hommes. Et il voit précisément dans la conscience du péché, comme notre psychiâtre oxfordien, la valeur du sentiment religieux. Peu importe dès lors qu'il tienne pour dépassée l'attitude moyennâgeuse faisant de toute la vie une préparation à la mort. S'il juge nécessaire que soient satisfaites les exigences naturelles de l'homme, c'est, tenons-nous bien, parce que n'étant plus contrariés, les instincts bestiaux risquent moins de soumettre à leurs caprices les plus hautes facultés de l'esprit. Point de vue digne d'un homme qui, selon Freud, « n'a perçu de la symphonie du devenir universel que la partie chantée par la civilisation, mais resta sourd à la mélodie des instincts, malgré son intensité primitive ». Or, avait remarqué l'auteur de la « Science des Rêves », « ce qu'il y a de plus « élevé » et ce qu'il y a de plus « bas » dans la sexualité montrent partout leurs plus intimes rapports ».

On peut recourir à toutes les échappatoires que l'on voudra, ce n'en est pas moins l'amour qui s'est trouvé humilié, opprimé par des siècles de domination chrétienne. On ne pouvait impunément introduire une hiérarchie arbitraire dans tout ce qui est également et aussi légitimement le propre de l'homme, opposer le corps à l'esprit, une sexualité méprisée et à peine tolérée et des sentiments anémiés, édulcorés, exaltés jusqu'à la plus haute « spiritualité ».

Je sais à quel point il serait dangereux de perdre la notion des obstacles réels et de remplacer « la connaissance scientifique par la phrase

littéraire, l'émancipation du prolétariat au moyen de la transformation économique de la production par la libération de l'humanité au moyen de l'amour » (Engels). Je continue à croire cependant qu'en dépit des conditions de vie inhumaines, des sordides moyens d'existence du plus grand nombre et des contraintes « morales », qui, dans la société actuelle, sont ligués contre lui, c'est dans l'amour, dans la présence tour à tour secrète ou éclatante à nos côtés d'un être de chair, longtemps attendu et désiré en rêve, que se trouvent niées l'angoisse, l'obsession de la mort. Lui seul sait rassembler tant de forces éparses, divisées, insurgées contre elles-mêmes. De l'amour seul j'attends qu'il replace l'homme dans sa propre lumière, celle des yeux aimés, qu'il lui fasse connaître dans un autre être, comme à la paume d'une main s'applique exactement la paume d'une autre main, sa propre mesure et sa réalité : chair pétrie de songe, riche de pensée et de sang.

Un foyer où l'être se consume et rayonne, où tout se trouve intégré, de la plus infinie tendresse aux suprêmes violences, un lieu de recueillement, le point de départ et le mobile secret de toute action. Aujourd'hui roi, l'homme ne vivant ni en deça, ni au-delà, mais au cœur de lui-même, aussi étranger aux regrets qu'aux espérances vaines. Non l'idéalisation de l'amour, mais sa substance, chaque jour soumise à l'épreuve de la réalité, le merveilleux inclus dans le quotidien. Qu'importent les hasards dont il peut être menacé, il suffit qu'il ait existé et que les portes de l'enfer n'aient point prévalu contre lui.

DOCUMENTS A CONSULTER :

S. Freud : N. R. F. Ed. : Délires et Rêves. — Essais de Psychanalyse appliquée. — Trois essais sur la Théorie de la sexualité.

C. G. Youg : Le Moi et l'Inconscient (N.R.F.).

Ce ne sont pas les déclarations solennelles ni même les intentions honnêtes des soi-disant dirigeants de la politique qui décident du caractère de la guerre, mais la constitution historique de la société et de ses organisations militaires.

Rosa Luxembourg.

A. PATRI.

HUMANISME OU INHUMANISME CHEZ MARX

Le marxisme est considéré par ses contempteurs actuels libéraux ou fascistes comme une conception inhumaine de « la condition humaine », aussi bien dans sa pratique que dans sa théorie. On entend communément reprocher à Marx et à Engels d'avoir mis à la place de l'individu la société, à la place de la société l'histoire, à la place de l'histoire le développemenit mécanique et aveugle des forces productives. En un mot d'avoir substitué partout et d'une manière systématique à la considération des personnes, celle des choses. De là découlerait logiquement le caractère inhumain de la pratique « marxiste » mise en application par le bolchevisme et plus particulièrement par le stalinisme : mépris de l'individu impitoyablement subordonné à la société aussi bien dans sa pensée que dans son existence, sacrifice de la génération actuellement vivante sur l'autel de l'histoire pour faire place à une hypothétique « société future », sacrifice de l'ensemble des intérêts humains à l'intérêt exclusif de la production. Il n'est pas jusqu'à l'étatisme stalinien et au monstrueux développement de la bureaucratie dans l'état russe que l'on ne déclare conséquemment marxiste en vertu de la double équivalence : marxisme = socialisme ; socialisme = étatisme. Il y a là un ensemble de préjugés particulièrement tenaces et d'autant plus tenaces qu'ils semblent aujourd'hui consolidés par les faits en raison de l'identification communément admise entre le marxisme, le stalinisme et le socialisme.

Il est cependant aisé de montrer que Marx et Engels se sont par avance inscrits en faux contre une semblable interprétation de leur pensée.

Marx s'est toujours refusé à admettre la personnification de la société comme puissance distincte des individus qui la composent et supérieure à eux. Personnification qui constitue depuis Durkheim l'essentiel de la thèse philosophique de l'école sociologique française. Il écrit dans « Misère de la philosophie », le pamphlet dirrigé contre Proudhon: « Monsieur Proudhon personnifie la société ; il en fait une société personne, société qui n'est pas, tant s'en faut, la société des personnes puisqu'elle a ses lois à part, n'ayant rien de commun avec les personnes dont se compose la société et son « intelligence propre » qui n'est pas l'intelligence du commun des personnes mais une intelligence qui n'a pas le sens commun ». Il est piquant d'entendre ce soi-disant représentant de l'esprit allemand en matière de socialisme adresser cette critique à l'anarchiste Proudhon dont on voudrait faire aujourd'hui le symbole de l'individualisme français. En tout cas, la critique marxiste porte par avance contre la fameuse « conscience collective » de l'école sociologique française et en général contre le dieu social.

Marx s'est également refusé à admettre la personnification de l'histoire comme force supérieure à celle des hommes qui la subiraient au

lieu de la faire. Dans « La Sainte Famille », le pamphlet dirigé contre Bruno Bauer et ses amis de la gauche hégélienne, il écrit : « L'histoire ne fait rien, elle ne possède pas « d'énormes richesses », elle ne combat « aucun combat » ! C'est l'homme, l'homme réel et vivant qui possède et combat ; ce n'est pas l'histoire qui utilise l'homme pour réaliser ses fins — comme si elle était une personne indépendante — elle n'est rien que l'activité de l'homme poursuivant ses fins ». Encore une fois il est piquant de constater que ce n'est pas l'allemand Karl Marx, mais le français Auguste Comte qui a écrit en paraphrasant une formule célèbre de « l'Histoire Universelle », de Bossuet : « L'homme s'agite, l'humanité le mène ».

Marx s'est enfin énergiquement refusé à personnifier les forces productives matérielles dans le développement desquelles il voit pourtant la clef de l'histoire, et en particulier la puissance du capital. Il accuse les représentants français et anglais de l'économie libérale classique de « fétichisme » pour n'avoir vu dans l'économie qu'un système mécanique de rapports entre les choses produites et échangées au lieu d'y voir un système social de rapports entre les personnes productrices et échangistes. C'est ainsi que dans le tome I du « Capital », Marx insiste sur le fait qu'il ne considère pas le capital comme une « chose » mais comme un « rapport social entre des personnes ». Cette conception diffère notablement de celle de l'économie libérale classique qui définit le capital comme une richesse destinée à produire d'autres richesses. Le fétichisme économique consiste à transformer les rapports entre les personnes en rapports entre les choses. Le capital tel que l'entend l'économie libérale classique prend une existence autonome, il n'apparait pas comme un produit du travail humain. Il est productif par lui-même et mérite une rémunération comme s'il était une personne naturelle. Pour Marx au contraire, le capital n'est qu'un rapport social qui s'établit dans des circonstances historiques définies entre les propriétaires des moyens de production et une masse de producteurs dépouillés de toute espèce de propriété autre que celle de leur force de travail. Ce n'est pas le capital qui produit mais ce sont les hommes qui le mettent en œuvre, ce n'est pas le capital qui exige une rémunération mais c'est le capitaliste qui réclame un profit. « C'est seulement le rapport social déterminé des hommes qui prend pour eux la forme fantastique d'un rapport entre les choses... J'appelle cela le fétichisme économique qui s'attache aux produits du travail dès qu'ils sont produits comme marchandise ». (Capital, tome I). Le fétichisme économique est donc une illusion engendrée par la production marchande et plus spécialement par son mode capitaliste, illusion destinée à disparaître avec elle. « Dans la religion l'homme est dominé par une création de son cerveau, dans la production capitaliste par l'œuvre de ses propres mains... La forme du processus social de la vie, c'est-à-dire du processus de la production matérielle ne dépouille son voile mystique que lorsqu'elle apparaît comme le produit d'hommes librement associés sous leur contrôle conscient et conformément à un plan ». (Ibid.) La transformation socialiste de l'économie doit donc faire évanouir l'illusion de ce fétichisme.

Plus généralement la notion du développement des forces productives dont la reproduction élargie du capital n'est qu'un exemple historique doit être considérée sans aucun fétichisme. Les « forces productives » ne sont que le « résultat de l'énergie humaine en action », écrit Marx dans son anti-Proudhon. Elles n'apparaissent comme des forces

indépendantes qu'en raison « de ce fait simple que chaque génération trouve les forces productives acquises par celles qui l'ont précédée et qui lui servent de matières premières pour une nouvelle production... Les hommes ne renoncent jamais à ce qu'ils ont acquis mais cela ne veut pas dire qu'ils ne renoncent jamais aux formes sociales déterminées dans lesquelles ils ont acquis des forces productives déterminées ». (Ibid). C'est ainsi que dans le mode de production capitaliste, la société apparait comme dominée par les forces productives qu'elle a elle-même créées tandis que dans la barbarie le niveau insuffisant du développement des forces productives fait que l'homme est dominé par la nature qui l'a créé. Dans la société socialiste les forces productives seront remises à leur place. L'homme ne sera plus au service de la production, mais la production sera au service de l'homme.

Cette conception nuancée est juste aux antipodes de ce que l'on entend ordinairement par marxisme et que Marx considérait comme « fétichisme économique ».

J. COFFINET.

L'ECONOMIE DE GUERRE

Les nécessités de la lutte à outrance, pendant les années 1914 à 1918, eurent pour conséquence de graves désordres économiques dans les pays en guerre. Troubles du marché du travail : une forte partie des hommes adultes étaient mobilisés et devaient être remplacés par des femmes, des adolescents, des vieillards, des infirmes, des indigènes coloniaux ou des prisonniers, pour la plupart inaptes et non qualifiés. Troubles de la production : l'agriculture et l'industrie devaient satisfaire aux énormes besoins de la guerre sans y être adaptées, malgré le manque de main-d'œuvre, et la rareté des matières premières importées ; pour certains pays s'y ajoutaient les perturbations provoquées par l'occupation ennemie. Troubles des transports : les chemins de fer et la navigation intérieure manquaient de personnel et de matériel dans le moment même où ils devaient répondre à des besoins fortement accrus. Problèmes du ravitaillement : la guerre de course sur les mers rendait difficile, quelquefois impossible l'importation des produits d'outre-mer nécessaires à l'alimentation et la production ; la désorganisation des transports et des principaux marchés gênait les échanges intérieurs. Problèmes des prix et du logement : la situation exceptionnelle favorisait les spéculations de toutes espèces, particulièrement sur les prix des denrées devenues rares et sur le prix des loyers, influencé par les migrations humaines qui suivirent les modifications des fronts. Enfin problème financier : les moratoires inévitables du début de la guerre, les dépenses improductives et massives, les retraits des possesseurs apeurés, tout cela avait rapidement conduit à d'énormes endettements extérieurs et à la chute des monnaies.

Ces troubles et problèmes étaient d'origine étatique et ne pouvaient avoir de solution qu'étatique. Et c'est l'ensemble incohérent des servitudes, des contraintes, des ordres, des profits exceptionnels qu'ils engendrèrent qu'on a appelé « économie de guerre ». Mais on aurait tort de croire que cette économie de guerre — pourtant souvent qualifiée de socialiste — ait été réellement une économie dirigée. Il y a loin de cet état de choses involontaire, inorganisé, sans autre règle que le système D, sans autre but que l'intérêt personnel, à une économie disciplinée et organisée dans un intérêt général. Et de ce profond désordre, caché pudiquement derrière les rigueurs de l'état de siège et du contrôle des consciences il y a plus loin encore à l'ordre juste et libre d'une démocratie socialiste.

***

Dans la vieille Europe d'aujourd'hui, en temps de paix du point de vue strictement militaire, sinon diplomatique, nous voyons clairement comment les besoins de la défense nationale pèsent sur la situation économique. L'usure et la destruction massives qui caractérisent l'état de guerre n'existent pas. Il ne s'agit encore que de « la mise en état » de la puissance défensive et offensive des pays. C'est-à-dire de la construction de fortifications pour protéger les frontières ou les points stratégiques menacés ; de la fabrication d'avions, de navires, de tanks, d'armes, de gaz et de munitions ; de la construction d'usines pour les fabriquer, et d'usines pour alimenter en force et matières premières les usines qui les fabriquent ; de l'équipement du pays en routes, ports, lignes de chemin de fer, matériel automobile, aérodromes, magasins, réservoirs de carburants, etc. ; du dressage des soldats futurs et de la sélection et répartition des spécialistes ; des mesures de crédit nécessaires pour financer ces multiples travaux, pour garder un trésor de guerre suffisant et pour acheter des stocks de matières premières, de carburants et de produits d'alimentation ; enfin de la préparation morale des esprits, autrement dit du bourrage des crânes. Il est aisé de voir qu'une « mise en état » de ce genre a pour chaque pays des conséquences économiques et politiques, approchant, dépassant peut-être, dans certains cas, les conséquences de l'économie de guerre. En vérité, il est déjà possible de parler d'économie de guerre pour les Etats totalitaires et quelques autres; il le sera bientôt à propos de l'économie de l'Europe tout entière. Des spécialistes calculent que le monde dépense quotidiennement en 1938 pour la préparation à la guerre les deux tiers de ce qu'il dépensait quotidiennement pour la guerre elle-même en pleines hostilités de 1914 à 1918.

Si l'on tient compte des programmes existants et du mouvement général il n'est certainement pas trop hardi de prévoir une mise au point de plus en plus détaillée de l'économie de guerre et un glissement de plus en plus rapide de l'organisation économique à la discipline sociale et politique, c'est-à-dire une militarisation générale des nations.

***

L'Allemagne hitlérienne peut passer pour la plus avancée des économies de guerre. La prime ne pourrait lui être disputée que par la Russie de Staline, si cette dernière n'était pas handicapée par ses propres conditions de pays tard venu à la civilisation industrielle. Et si l'on examine l'Allemagne, il semble que le caractère principal de l'économie de guerre d'aujourd'hui soit la subordination de l'intérêt particulier à l'intérêt général, soit le « dirigisme ». Les mesures prises sans ordre, sous la pression des événements quotidiens de la guerre, sont devenues un plan bien charpenté et encore mieux exécuté. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'un plan mis au point une fois pour toute mais au contraire d'une tentative réussie de tirer parti de l'expérience répétée pour mettre de l'ordre dans un pays dans un but défini et précis. Il va de soi aussi que l'intérêt particulier n'est pas entièrement mis au pas, qu'il inspire encore souvent les actes des uns et des autres, des faibles et des puissants, des irresponsables et des officiels. Mais il ne serait néanmoins pas possible de voir en Allemagne une émigration des capitaux mettre l'économie en péril, ou une pression des banques mettre obstacle à une modification du régime. Il y a main-mise de l'Etat sur la nation, et le succès est assez parfait pour que l'Allemagne puisse être dite un Etat « totalitaire ».

Il serait vain de nier que la direction de l'économie dans un but général soit un progrès. Mais l'économie de guerre comporte malheureusement un côté négatif. La production des moyens offensifs et défensifs de faire la guerre se traduit, économiquement, par une consommation improductive. Une forte partie de l'activité du pays, qui pourrait être consacrée à l'amélioration du niveau de vie et de la culture de la nation, est utilisée rationnellement, avec toutes les ressources de l'intelligence et de la science humaines, à construire et ordonner les moyens de détruire la civilisation, et par un choc en retour, à mettre au pas et asservir la culture. Le pays pour construire des fortifications et des usines d'armements, et pour fabriquer des armements et des munitions doit moins produire de produits d'alimentation et de consommation de tout ordre ; et pour construire une économie et un Etat plus rationnels, mieux dirigés, pour assurer un esprit et un moral meilleurs il doit saper les racines même de la morale, de l'esprit et de la raison : la liberté individuelle, l'esprit critique.

Ces caractères d'organisation de l'économie, de sous-consommation des masses, et de régression des libertés et de la culture on les constate, plus ou moins apparents, plus ou moins développés, dans tous les pays qui se préparent à la guerre. On les constate en Russie comme en Allemagne, en Italie comme en Russie, en Angleterre et en France comme en Italie. C'est de l'étatisme, nous dit-on, et comme le socialisme c'est de l'étatisme, cette régression sociale c'est du socialisme. A quoi il ne faut pas se lasser de répondre que le **socialisme, pour nous, certes, c'est la haine du désordre et de la foire capitalistes, mais que c'est aussi et surtout notre révolte contre l'inégalité et l'exploitation sociales, notre foi dans la raison et la justice humaines.**

Cette organisation de l'économie de guerre augmente-t-elle la culture et le bien-être humains ? Elles les diminue. Eh bien il n'est pas utile d'entrer dans de longues analyses théoriques et pratiques, ce n'est pas du socialisme, et mieux valait peut-être le désordre qui la précédait. — Oh, oh, pas si vite. Toute organisation sociale prépare, crée les conditions objectives du socialisme. — C'est précisément ce qui nous reste à voir.

*
* *

Cette économie de guerre est-elle la conséquence d'une cause accidentelle, passagère : la réussite exceptionnelle d'un, ou de deux aventuriers, servis par la courte-vue, l'étroitesse nationaliste et intéressée des négociateurs de Versailles, et poussés par un orgueil et une volonté de puissance particulièrement forts ? Les régimes totalitaires sont-ils l'œuvre périssable de personnalités plus ou moins fortes, plus ou moins heureuses dans leurs entreprises ? Ou bien nous trouvons-nous devant l'expression politique et sociale d'un mouvement économique et technique durable, définitivement acquis ? Compte tenu de la différence des influences historiques, géographiques et démographiques n'y a-t-il pas quelque chose de frappant dans la ressemblance des régimes stalinien et hitlérien ? Ressemblance n'est pas identité mais il y aurait le plus grand intérêt à étudier quels sont les caractères communs qui imposent cette ressemblance, d'où ils viennent, s'ils sont permanents ou momentanés, s'ils doivent durer plus ou moins que les différences, prendre plus ou moins d'importance qu'elles, car il est évident que si les caractères communs devaient s'accuser cependant que les différences s'effaceraient, alors nous nous trouverions devant un phénomène qui pourrait bien être de première importance pour la compréhension des événements que nous vivons et la prévision de ceux qui suivront. Alors nous pourrions peut-être savoir si les économies organisées et totalitaires créent les conditions historiquement nécessaires du socialisme, ou si au contraire elles signifient l'erreur de la conception marxiste de la mission du prolétariat.

L'exemple de la France est plein d'enseignements. Il est visible ici que les intérêts particuliers priment les intérêts généraux. La puissance économique de quelques financiers et industriels est telle qu'elle leur permet d'influencer directement la politique et de fausser le jeu de la démocratie. La masse travailleuse s'est exprimée nettement en juin 1936. Pourtant les hommes chargés de la représenter et d'exécuter sa volonté se sont abstenus ou ont échoué. Pourquoi ? Ils ont expliqué que prendre les leviers de commande économiques les conduirait à la dictature et qu'ils se sont refusé à tuer la démocratie. Cela mérite mieux que des haussements d'épaules. Suffisait-il de remplacer quelques énormes pieuvres économiques par quelques fonctionnaires pour en terminer avec le conflit qui oppose les besoins et les désirs d'une masse exploitée aux besoins et aux nécessités d'un complexe économique très délicat, très sensible, qui paraît évoluer et se développer en dehors de toutes les prévisions ? N'y aurait-il pas une liaison entre notre appareil producteur tel qu'il s'est développé et les tendances autoritaires des grands et petits pays d'aujourd'hui et ne serait-ce pas cette liaison qu'ont aperçue nos ministres socialistes en pesant les dernières conséquences de leurs actes possibles ?

De nombreux mouvements sociaux se produiront encore, nous voulons l'espérer : seront-ils voués fatalement aux mêmes échecs ou les conditions d'une action victorieuse pourront-elles être trouvées et appliquées avant ?

Problèmes d'aujourd'hui et de demain que nous nous proposons d'étudier ici avec la collaboration de tous les camarades conscients de la nécessité d'analyser les faits avec l'aide d'une méthode éprouvée mais l'esprit non prévenu.

Paul BENICHOU.

Pour un art révolutionnaire indépendant

Tel est le titre d'un manifeste récemment publié sous les signatures d'André Breton et Diego Rivera, et annonçant la création d'une « Fédération Internationale de l'Art révolutionnaire indépendant » (F. I. A. R. I.). Le manifeste commence par une analyse de la situation de l'art et de la pensée en général dans le monde actuel, où la liberté de fonctionnement de l'esprit, précieuse à l'homme autant qu'à la révolution, est menacée par la nouvelle barbarie totalitaire. S'élevant à la fois contre l'écrasement de la pensée et de l'art libres par le fascisme, et contre la domestication, fort analogue, des écrivains et des artistes sous le gouvernement de Staline, les auteurs en sont conduits à préciser leur position politique et à définir, dans des termes que nous ne saurions trop approuver, le sens et la portée révolutionnaire de cette liberté qu'ils revendiquent :

« Il va sans dire que nous ne nous solidarisons pas un instant, quelle que soit sa fortune actuelle, avec le mot d'ordre : « Ni fascisme ni communisme ! », qui répond à la nature du philistin conservateur et effrayé, s'accrochant aux vestiges du passé « démocratique ». L'art véritable, c'est-à-dire celui qui ne se contente pas de variations sur des modèles tout faits mais s'efforce de donner une expression aux besoins intérieurs de l'homme et de l'humanité d'aujourd'hui, ne peut pas ne pas être révolutionnaire, c'est-à-dire ne pas aspirer à une reconstruction complète et radicale de la société, ne serait-ce que pour affranchir la création intellectuelle des chaînes qui l'entravent et permettre à toute l'humanité de s'élever à des hauteurs que seuls des génies isolés ont atteintes dans le passé. En même temps, nous reconnaissons que seule la révolution sociale peut frayer la voie à une nouvelle culture ».

L'écrasement de toute pensée libre dans la Russie actuelle ne saurait être considéré comme un « excès » révolutionnaire et critiqué comme tel au nom d'un quelconque modérantisme. Bien au contraire, il tourne le dos aux buts réels de la Révolution et c'est parce qu'il avilit la Révolution en même temps que l'homme qu'il doit être dénoncé :

« Sous l'influence du régime totalitaire de l'U. R. S. S. et par l'intermédiaire des organismes dits « culturels » qu'elle contrôle dans les autres pays, s'est étendu sur le monde entier un profond crépuscule hostile à l'émergence de toute espèce de valeur spirituelle. Crépuscule de boue et de sang dans lequel, déguisés en intellectuels et en artistes, trempent des hommes qui se sont fait de la servilité un ressort, du reniement de leurs propres principes un jeu pervers, du faux témoignage vénal une habitude et de l'apologie du crime une jouissance. L'art officiel de l'époque stalinienne reflète avec une cruauté sans exemple dans l'histoire leurs efforts dérisoires pour donner le change et masquer leur véritable rôle mercenaire ».

Que la Révolution soit atteinte en même temps que la liberté de la pensée et de l'art, que l'oppression systématique des esprits soit un

symptôme de profonde régression, nous l'avons toujours dit à MASSES. En matière de pensée plus encore que partout ailleurs, la Révolution a pour but et pour moyen la liberté ; affirmer le contraire, c'est, qu'on le veuille ou nom, rendre la Révolution solidaire de l'hypocrisie et du mensonge, inséparables de toute contrainte. C'est ce qu'on a trop souvent méconnu dans les partis ouvriers, et même dans le bolchevisme de la meilleure époque. La Révolution faite pour l'homme, ne doit rien avoir à craindre de lui. C'est cet accord étroit des aspirations les plus profondes de l'homme avec la nécessité révolutionnaire que les auteurs de manifeste veulent marquer quand ils écrivent :

« Le besoin d'émancipation de l'esprit n'a qu'à suivre son cours naturel pour être amené à se fondre et à se retremper dans cette nécessité primordiale : le besoin d'émancipation de l'homme ».

D'où cette déclaration :

« A ceux qui nous presseraient, que ce soit pour aujourd'hui ou pour demain, de consentir à ce que l'art soit soumis à une discipline que nous tenons pour radicalement incompatible avec ses moyens, nous opposons un refus sans appel et notre volonté délibérée de nous en tenir à la formule : toute licence en art ».

Mais la solidarité profonde qui unit le destin de la pensée libre à celui de la Révolution, si elle condamne ceux qui prétendent soumettre à des mots d'ordre les créations de l'esprit, ne condamne pas moins ceux qui les veulent exemptes de toute signification sur le plan social :

« En défendant la liberté de la création, nous n'entendons aucunement justifier l'indifférentisme politique et il est loin de notre pensée de vouloir ressusciter un soi-disant art « pur » qui d'ordinaire sert les buts plus qu'impurs de la réaction. Non, nous avons une trop haute idée de la fonction de l'art pour lui refuser une influence sur le sort de la société. Nous estimons que la tâche suprême de l'art à notre époque est de participer consciemment et activement à la préparation de la révolution. Cependant, l'artiste ne peut servir la lutte émancipatrice que s'il s'est pénétré subjectivement de son contenu social et individuel, que s'il en a fait passer le sens et le drame dans ses nerfs et que s'il cherche librement à donner une incarnation artistique à son monde intérieur ».

Le manifeste conclut à la nécessité d'un rassemblement international de toutes les forces révolutionnaires indépendantes dans le domaine de l'art et de la pensée, et se termine par l'affirmation du double but suivant :

« L'indépendance de l'art — pour la révolution ;
La révolution — pour la libération définitive de l'art ».

Par la position générale qu'il exprime dans l'ordre politique, par les rapports qu'il établit entre la libération sociale et la libération humaine, et dans l'homme entre l'émancipation matérielle et la liberté illimitée de la pensée créatrice, ce manifeste a droit à toute notre sympahtie.

Ajoutons que la F.I.A.R.I., qui vient de constituer un Comité national, annonce, à partir du 20 décembre, la parution d'un bulletin mensuel, « Clé », qui publiera, avec des articles et chroniques, des informations sur la vie du nouveau groupement.

CHRONIQUES

VAN GOGH

Il existe bien des vies romancées de Van Gogh dans lesquelles sont retracées les circonstances qui ont composé son existence tumultueuse.

Cependant, dans aucune ne s'exprime avec autant de force, que dans les lettres (1) qu'il écrivit à son frère Théo, non seulement le peintre, mais l'homme.

L'affection profonde qui unissait les deux frères lui permettait de se laisser aller à toutes les confidences. Fixées ainsi par la correspondance et précieusement conservées, elles sont d'une émouvante lecture, au cours de laquelle on peut suivre Van Gogh depuis ses débuts instables qui le font tour à tour employé de commerce d'art, précepteur, évangéliste, jusqu'à sa véritable vie de peintre, entièrement consacrée à son art. Longue période passionnée, douloureuse qui, parmi bien des soubresauts le conduit en même temps qu'à une admirable réalisation, à la folie et à une mort tragique.

Mais le plus frappant de cette correspondance, c'est l'homme qu'elle exprime, l'homme sensible à l'excès, brûlant, généreux. Il ne veut pas vivre au hasard, mais trouver une raison d'être et se donner sans retour.

Il a deux grandes préoccupations : les hommes et la peinture. Et si, toujours et partout il dessine, il discute de la couleur, il veut aussi exprimer la nature et les êtres, pas un instant il ne cesse de penser aux autres et à l'aide qu'il peut leur apporter. Il va vivre avec les ouvriers du Borinage. Il recueille une femme abandonnée.

Regardez-le penché sur la misère des hommes :

« *C'est aussi en harmonie avec la physionomie des paysans et des tisserands. Je n'entends pas se plaindre ces derniers, mais ils ont la vie rude. Mettons qu'un tisserand qui travaille dur fasse une pièce de soixante aunes par semaine. Pendant qu'il tisse il faut qu'une femme bobine pour lui, c'est-à-dire qu'elle enroule le fil sur les fuseaux, ils sont donc deux à travailler et à devoir vivre de ce travail. Sur cette pièce, le tisserand en cette semaine, gagne net par exemple quatre florins et demi, et quand il la porte au fabricant, il s'entend souvent dire à présent, qu'il ne recevra seulement une nouvelle pièce à tisser que dans huit ou quinze jours. Donc, non seulement le salaire est bas, mais le travail plutôt rare. Aussi, ces gens sont-ils souvent nerveux et inquiets. C'est un autre état d'esprit que celui que j'ai connu chez les « charbonniers » (mineurs), une année où il y eut des grèves et beaucoup d'accidents* ».

Il veut participer à la vie des autres dans ce qu'elle a de plus humain. Pour lui, la source de son art est là. Double et irrésistible appel.

En 1882, il écrit : « *Il y a dans la peinture quelque chose d'infini* ». L'art devient sa véritable raison d'exister. Mais à ce cœur plein d'amour, il faut des hommes, et en 1888, à propos de Gauguin qui doit le rejoindre à Arles, il écrit : « *Tu sais que cela m'a toujours paru idiot que les peintres vivent seuls. On perd toujours quand on est isolé* ». Il veut grouper les artistes. Cette idée le poursuit à travers son incessant travail, à travers la maladie, les difficultés matérielles. Il écrit encore à ce propos : « *Vois-tu, ce qui donne du réconfort, c'est qu'on ne doit pas toujours courir seul avec ses sentiments et ses idées, c'est quand on collabore et qu'on travaille avec un groupe. Alors aussi* on est capable *de bien plus, et on est infiniment plus heureux. Voilà ce que, depuis longtemps, j'aurais voulu avoir entre nous et, vois-tu, je m'imagine que si tu restais seul, tu aurais le cafard, parce que les temps sont peu réjouissants,* à moins que l'on ne trouve son bonheur dans son travail ».

Mais tout serait à citer d'un livre qui contient l'expression d'une vie toute entière. Je ne puis que vous y renvoyer. Ecoutez cependant la dernière phrase de la lettre trouvée sur Van Gogh, le 29 juillet 1890, jour de sa mort. Elle unit, dans un cri ultime, les passions et le désespoir d'un homme qui a tout donné.

« *Eh bien, mon travail à moi, j'y risque ma vie et ma raison y a fondré à moitié — bon — mais tu n'es pas dans les marchands d'hommes pour autant que je sache, et tu peux prendre parti, je le trouve, agissant réellement avec humanité, mais que veux-tu ?* »

Suzanne LEMIERE.

(1) Les lettres de Van Gogh à son frère Théo (Grasset).

EXPOSITION HENRI-MATISSE

La galerie Rosenberg, exposait ces jours derniers, un choix d'œuvres d'Henri Matisse, les unes déjà anciennes, les autres toutes récentes, dont l'ensemble permettait — si restreint qu'il fût — de reprendre contact avec le monde particulier du peintre.

Monde dépouillé par l'intelligence. Epure de la beauté des couleurs et des formes — et aussi de l'émotion d'un artiste infiniment sensible en face de cette beauté. Pourtant la peinture de Matisse, tout en étant abstraite, n'est pas coupée de la réalité et reste frémissante de vie. C'est que, à l'inverse des cubistes, l'intelligence n'intervient ici que pour élaborer des sensations préalables : méditation par l'intelligence du choc reçu, au spectacle du monde, par la sensibilité et la sensualité, celles-ci étant peu à peu absorbées par l'intelligence. Et enfin l'intelligence, reconstruisant (et se construisant) par l'acte même de détruire, donne naissance à un monde nouveau par la destruction même de la réalité (le modèle n'est jamais qu'un prétexte).

Tout celà dans les anciennes toiles comme dans les nouvelles : la **Fenètre à Etretat** (1921), avec ses harmonies de gris et de rose où sonnent des verts ; l'**Odalisque au turban blanc,** avec la belle tenture à fleurs cadmium rouge pointé de noir et le modelé si sensuel du torse nu ; la **Danseuse au tambourin,** ivre des motifs cent fois répétés de la tenture bleue et rouge, et des rouges du tapis jouant avec des mauves. Et le **Nu au peignoir jaune....**

Les toiles plus récentes sont toujours plus elliptiques, et avec une nouvelle audace. Il n'y pas longtemps encore Matisse, tout en cherchant comme il a toujours fait, à soutenir le plus longtemps possible une même couleur sur la plus grande surface possible, la rompait, pour éviter l'uniformité, en y intercalant d'autres teintes — on usait de deux tons s'entremêlant sans cesse (Exemple : les tentures dont je parle plus haut). Aujourd'hui il ose de grands à-plats d'une même couleur, choisie aussi sonore que possible et renforcée encore par les teintes voisines ; et il ne cherche plus à éviter la monotonie que par des arabesques de graffiti : la couleur fraîche est enlevée avec une pointe fine qui fait réapparaître le blanc de la toile. (Exemple : la **Veste rouge,** la **Grande robe bleue**). On repense à Plotin : « La beauté d'une couleur simple lui vient d'une forme qui domine dans l'obscurité de la matière et de la présence d'une lumière incorporelle qui est raison et idée ». Certains ont parlé d'un retour au fauvisme. Mais après quel acquis ! Les premières œuvres fauves de Matisse étaient pleines surtout d'un magnifique tempérament et de toutes les ardeurs combattives de la jeunesse. Ses dernières toiles sont riches de tout un passé de recherche, d'équilibre, de clarté, de simplicité harmonieuse : tout ce que nous aimons depuis des années dans son œuvre.

Un peu de virtuosité peut-être, parfois, dans ces dernières toiles, ou de trop grande sûreté de soi ? Mais toujours avec un goût si sûr, si intelligent, que ça passe....

Alain LEMIERE.

Super-censure

L'état en particulier, la société en général ont une remarquable capacité de création, lorsqu'un organe de leur domination dépérit, pour lui en substituer un autre, de forme différente, mais doué d'un pouvoir égal de coercition.

C'est un fait que la censure cinématographique en France a perdu de sa rigueur. Ceci peut paraître surprenant au lecteur non prévenu. Il n'a qu'à réfléchir au *Crime de M. Lange* où l'on voyait un escroc déguisé en prêtre mourir dans la boue en appelant un confesseur. Dans *La Femme du Boulanger* du réactionnaire Marcel Pagnol, le curé à califourchon sur l'instituteur, au milieu d'une rivière, déployant une longue paire de jambes noires, prononce un exorcisme dérisoire. Ces faits sont-ils minimes ? Ils sont révélateurs. La religion a toujours été fortement protégée par la censure. On n'aurait jamais autorisé de tels spectacles sous le régime Chiappe. Depuis trois ans, les écrans ont pu montrer en France des industriels véreux, des banquiers escrocs, des soldats déserteurs et des magistrats ridicules. Cette transformation si faible a pourtant une importance considérable.

La bourgeoisie a plus besoin de la censure cinématographique que de la censure littéraire ou théâtrale. Or, à la suite d'une très longue campagne menée dans les milieux cinématographiques pour la qualité des scénarios, à la suite aussi peut-être d'un léger accès de libéralisme dans les gouvernements socialistes et radicaux, la censure de l'écran a perdu un peu de son efficacité. On arrive à la « tourner ». Ce progrès a été immédiatement sanctionné chez nous et à l'étranger par un intérêt accru pour les films français devenus plus intéressants. Nos productions s'exportent.

Elles s'exportent d'autant plus que la concurrence est moins forte. Les films américains, toujours bien faits sont devenus en majorité banals, ternes, eau de rose. Les petites filles attendrissantes, les gangsters repentis et les divorcés réconciliés font la loi. Pour une *Force des ténèbres*, dix Deanna Durbin et Shirley Temple. Pour une *Rue sans issue*, vingt music-halls en faillite sauvés par le chanteur ou la danseuse inattendus.

Pourtant la censure n'existe pas aux Etats-Unis ? Elle n'apparaît pas officiellement mais elle intervient formidablement par cent moyens détournés. Les gouverneurs et les maires interdisent dans leur ressort particulier. Les organisations confessionnelles protestantes, catholiques et juives mettent à l'index. Les groupements de vieilles filles, les « sororities », les clubs de paroissiennes hypocrites décrètent le boycottage. La censure spontanée s'organise sous la direction du tzar du cinéma, Will Hays, qui codifie les termes de la supercensure. Plus de cuisses, plus de gangsters. Eviter le corrompre la jeunesse à l'intérieur, de donner une idée fausse du peuple américain à l'extérieur. Cependant les européens qui voyaient les *Nuits de Chicago* n'en concluaient pas que les Etats-Unis étaient dominés par les gangsters. Ils étaient conquis par la production d'Hollywood, machaient du chewing-gum et achetaient des automobiles américaines.

C'est que la nécessité sociale de la censure est plus forte que l'intérêt propre de la production cinématographique et même que l'efficacité de la « propagande nationale ».

Ainsi le cinéma Français devient plus puissant, conquiert les marchés étrangers parce qu'il est un tout petit peu plus libre.

Or, contre les intérêts évidents de leur industrie, nos patriotes du cinéma font campagne en France pour la super-censure. C'est ici que nous avons besoin des lecteurs de *Masses*, car il faudra répondre à campagne par contre-campagne.

Depuis longtemps en France, les organisations catholiques essayent d'influencer la production cinématographique. Elles y parviennent avec une presse puissante à la tête de laquelle l'hebdomadaire *Choisir* prononce des indexs qui constituent déjà un intolérable abus de pouvoir. Les préfets et les maires réactionnaires promulguent parfois des arrêtés contre des séances cinématrographiques qui leur déplaisent.

Mais ce n'est pas assez. Parce que la censure officielle a marqué une relative indulgence, les patrons du cinéma français essayent d'introduire en France les méthodes mêmes qui ont provoqué le recul de leurs concurrents américains.

Depuis trois mois, une propagande puissante dont presque personne dans la presse de gauche ne dénonce la dangereuse efficacité, cherche à influencer le public. D'abord il n'y a pas de presse cinématographique de gauche. *Le Populaire* et *l'Œuvre* ont à peu près affermé la critique cinématographique à des entreprises de publicité. *Le Peuple* s'entend mal ; *l'Humanité* s'en fiche. Seul Jeanson, dans *La Flèche*, prend violemment position.

Or tous les journaux bourgeois marchent à fond avec les mêmes mots d'ordre : sauver la jeunesse, préserver le prestige de la France à l'étranger. Bien entendu la xénophobie et l'antisémitisme s'en mêlent. Y a-t-il une petite gouape dans le film d'un producteur juif ? A bas les gangsters ! — M. Jean Vignaud, président de la Société des gens de lettres, est l'auteur de la *Maison du Maltais*. On en fait un film médiocre sur les bas-fonds. Bravo ! Bien plus, M. Jean Vignaud, au nom de la Société des gens de lettres, publie un manifeste où l'on demande « que par la T. S. F. et le cinéma, l'esprit de la France ne soit pas dénaturé ou rabaissé ». Jean Renoir, en bon national-communiste, auteur des *Bas-Fonds*, prend position contre le *Quai des Brumes*, film immoral. Il y passe un déserteur !

Cette campagne, on ne sait qui l'inspire. C'est ici qu'intervient le mystérieux *Ciné-France*, alias *Ciné-Combat*, hebdomadaire fasciste actif. C'est un journal qui tire à quelque dix mille exemplaires abondamment illustrés, mais ne se vend pas. Il fait un numéro sur la censure où l'on félicite le ministère de la guerre et de la marine de si bien veiller au moral de nos films. Il consacre un numéro entier à attaquer le *Quai des Brumes*, au nom de la morale.

Beaucoup de petits journaux autour de la bourse attaquent des sociétés financières au nom de la morale et cela s'appelle le plus souvent chantage. Mais il n'y a pas de chantage en matière de films, car les sociétés cinématographiques ne paient pas. Manifestement *Ciné-France* ne vit pas de sa vente. Ce journal meurt du reste périodiquement pour renaître aussitôt. A ses débuts, il passait pour être subventionné par les croix de feu, puis par la chambre patronale du cinéma. On a dit qu'il était appuyé par des producteurs fascistes ou par les italiens. On a dit beaucoup de bêtises. Mais il reste qu'une campagne dangereuse se développe en ce moment et que ce journal en donne une image ridicule. Nous dirons plus tard comment on peut la contrebattre et lutter en même temps pour un cinéma propre — à notre sens du moins —. Disons pour finir que *Ciné-Liberté* aurait pu jouer un beau rôle mais que cette organisation a avorté comme tous les noyautages communistes et qu'elle serait la première à intervenir au nom de la « Moralnté » contre les films vraiment libres.

Michel FERNET.

Films à soutenir ou à dénoncer

LE QUAI DES BRUMES. — *Le plus beau film sur la liberté. Un homme traqué, un esprit libre. Une fille asservie, mais libre. Ils meurent de leur liberté. Le plus beau film français. Le plus moral, car il ne doit sa force qu'aux sentiments de franchise, de loyauté et d'amour. Jean Gabin, Michèle Morgan, Marcel Carné, Jacques Prevert.*

LA FEMME DU BOULANGER. — *Le meilleur Raimu de l'A. F., Marcel Pagnol, mais inspiré par Jean Giono. Curieux mélange. Un homme, le boulanger, dont la femme est partie mais qui refuse de le croire. On a pu la rencontrer avec le berger qui l'a enlevée, mais il veut comprendre que cet homme l'accompagne chez sa mère. Raimu ivre, pleurant et chantant donne le plus beau monologue de sa carrière de soliste. Un prêtre ridicule.*

CARREFOUR. — *Film propre et bien construit sur les amnésiques*

de guerre. Sans aucune portée sociale mais toujours intéressant. Bien joué par Charles Vanel, Suzy Prim, Jules Berry. Scénario de A. P. Antoine, mise en scène de Kurt Bernhardt.

ENTREE DES ARTISTES. — *Film sur le conservatoire, scénario de Jeanson, mise en scène de Marc Allegret. Bon documentaire sur la vie des petits cabots aux sentiments de petits cabots. Abîmé par un dernier quart d'aventure pseudo-policière. Jouvet domine l'interprétation. A signaler une débutante, Janine Darcey.*

LE REVOLTE, *à hurler! Serait dangereux s'il n'était pas si bête. Le matelot révolutionnaire qui devient* loyal et bon. *Un incident comique : La façade du cinéma* Normandie *était décorée avec la silhouette d'un gigantesque matelot dévoilant sa poitrine sur laquelle était tatoué : « Ni Dieu ni maître. » Au bout de 24 heures, le panneau avait disparu...*

ULTIMATUM. — *Film patriotique sur la Serbie et l'Autriche en 1914. Lui aussi trop plat pour être nocif. Mais la propagande réactionnaire compte sur les esprits simples.*

M. F.

BILAN DU THEATRE

Faut-il le déposer ? Certes pas. Quoi qu'on en dise, le théâtre français — dont on annonce d'année la décadence — se porte fort bien. Mais il pourrait se mieux porter encore. Pour cela, il faudrait que quelques conditions fussent réalisées. En voici quelques-unes, parmi les concrètes :

Il faudrait que certains directeurs — et singulièrement M. Gaston Baty — ne considère plus une scène comme un objet dont ils sont les maîtres souverains. Lorsqu'on songe à ce que M. Baty a apporté au théâtre depuis la dizaine d'années qu'il dirige le sien, on ne manque pas d'être étonné. Une sorte de vertige vous prend en contemplant ce gouffre qui, quel que soit le nom qu'on lui jette, ne sait que répondre : Baty. A vrai dire plus qu'un théâtre, celui de la rue de la Gaieté évoque irrésistiblement deux images : une charcuterie et le Châtelet.

Charcuterie, que cette façon de prendre un roman qui ne demande rien à personne, et de le débiter en quelque quinze ou vingt morceaux. Châtelet, que cette mise en scène baroque, pur exercice de virtuosité, à quoi tout est sacrifié. Ce n'est pas à une œuvre que l'on songe en quittant le théâtre Montparnasse — cela ne m'est jamais arrivé — mais bien à une espèce de kaléïdoscope où les personnages de Flaubert, de Dostoiewsky, remplaçant les papiers coloriés qui ont enchanté notre enfance, se déplacent dans une succession vertigineuse de décors.

Mais où est le théâtre dans cette boîte magique ? M. Baty s'obstinera-t-il à penser que ce mot est synonyme de prestidigitation ? On baisse le rideau, on le relève : le salon s'est mis à la place de la ruelle. Les gens font ah ! Et d'étonnements en surprises, on les mène doucement sur les minuit. Heure du crime où un roman vient, une fois encore, d'être assassiné, arrangé, tripatouillé, interprété, « adapté », rue de la Gaieté. Il est vrai qu'il n'y a pas si longtemps encore, cette rue était une des plus mal famées de Paris. Faut-il croire qu'il est des lieux prédestinés ?

Que M. Baty soit un metteur en scène d'une habileté peu commune, qui le mettrait en doute, grands Dieux, après toutes les preuves qu'il s'épuise à nous en donner ?

Mais que M. Baty soit un piètre homme de théâtre, personne davantage ne s'avisera de le nier.

A votre place technicien ; à votre petite, humble place, entre le machiniste et le souffleur. Place au théâtre, c'est-à-dire au verbe. Car d'abord il y eut le verbe, bien que M. Baty paraisse étrangement l'oublier. Singulier oubli pour un catholique. Le verbe qui porte l'action, souffle sa vie dans la bouche de l'acteur, lui donne voix et visage, le fait mouvoir ainsi que le vent une barque, et parfois, dans le meilleur des cas, fait resplendir la scène d'une lumière de givre.

Marc BERNARD.

A TRAVERS LES LIVRES

JACQUES PERDU.

LIVRES SUR L'ESPAGNE

Il faut n'aborder les ouvrages sur les événements espagnols qu'avec une grande circonspection. Il y a ceux des témoins qui cherchent à voir clair, mais qui sont difficilement impartiaux ; ceux des acteurs qui, même entièrement sincères, ne sont pas forcément objectifs ; ceux des partisans, dont la tâche est de propagande, désintéressée ou non. Mais de la lecture de tous les genres, il est néanmoins possible de dégager quelques conclusions, qui ne sont pas toujours celles que les auteurs auraient désiré.

Une chose est acquise : c'est la férocité avec laquelle les rebelles se comportent dans la guerre civile. Dans ce pays aux mœurs violentes, aux passions excessives, la haine politique et le fanatisme religieux ont fait commettre les pires excès à une bourgeoisie qui venait, avec l'avènement de la République, de trembler pour ses privilèges féodaux. Antonio Ruiz Villaplana, qui fut pendant un an greffier du Juge d'instruction de Burgos, après la rébellion, trace, dans *Sous la foi du serment* (Ed. Jean Flory, 140, boulevard Saint-Germain, Paris), un tableau à la fois sobre et précis de ce que fut la vie sous la domination rebelle. L'auteur fut appelé par ses fonctions à constater d'innombrables meurtres de prisonniers baptisés « rouges », tirés la nuit des prisons, fusillés et abandonnés dans les champs et sur les routes par les assassins. Il donne sur la « justice » rebelle, sur le système des réquisitions, sur la mentalité du clergé et des militaires, ainsi que sur les diverses variétés de franquistes (requetes monarchistes, phalangistes fascistes, etc.), d'intéressants aperçus. Eloigné de toute idée politique, ce magistrat ne put supporter tant d'horreurs ; l'exécution d'un inoffensif poète de ses amis mit le comble à son écœurement, et il passa en France. Son livre est un acte d'accusation difficilement récusable. Il montre qu'en Espagne rebelle, comme dans chaque régime où toute garantie est refusée à l'individu, la délation règne en maîtresse. Sous couleur d'idéalisme politique, les plus sordides vengeances personnelles peuvent s'exercer. Le clergé espagnol se fait le complice, voire l'animateur de la répression : il avait de qui tenir, dans un pays où l'Inquisition ne fut, ne l'oublions pas, abolie officiellement qu'en 1815 ! L'auteur, catholique lui-même, exprime son indignation des prêches qu'il entendit, en pleine cathédrale de Burgos, « devant les bérets rouges et les fusils étincelants », et qui étaient de véritables appels au massacre.

Il y eût, il est vrai, de notables exceptions. La Duchesse d'Atholl, dans son livre *Projecteurs sur l'Espagne* (Denoel, Editeur), rappelle que certains prêtres furent exécutés par les rebelles, en particulier des Basques, pour s'être opposé au « glorieux mouvement national », ou avoir fait preuve de trop de tiédeur ; que d'autres religieux, tel le capucin Manuel Cardona Inigo, fuirent l'Espagne de Franco et dénoncèrent ses crimes. Mais l'Eglise espagnole dans son ensemble ne pouvait moins faire que de soutenir la Révolution nationaliste, non seulement par intérêt d'ordre spirituel, mais aussi par intérêt d'ordre temporel : n'était-elle pas un des plus gros propriétaires fonciers du pays ?

L'atmosphère étouffante de l'Espagne rebelle, on la retrouve aussi, accrue peut-être, dans *La Galice sous la botte de Franco*, édité par Jean Flory, d'après les témoignages de personnes ayant réussi à fuir, mais dont les noms ne sont pas livrés. Certains détails précis et quantités de noms de lieux et de personnes garantissent l'authenticité de ces récits. A l'encontre de Villaplana qui innocentait presqu'entièrement la phalange, les auteurs accusent au contraire cette organisation des pires exactions. Constituée en Galice après le soulève-

ment, elle se recruta en partie parmi la pègre, en partie parmi les jeunes bourgeois bien-pensants, fiers de parader en uniforme et de se couvrir d'une gloire facile en assassinant des « marxistes ». La féroce mentalité de certaine bourgeoisie espagnole est proprement monstrueuse. L'auteur pro-rebelle Georges Oudard, dans un livre sur lequel nous reviendrons plus loin, en donne incidemment confirmation, en citant le cas d'une jeune fille de la bonne société de Salamanque, qui « invitait ses amis et connaissances à l'exécution nocturne des prisonniers ». Comme Villaplana, les témoins de la Galice sous la botte placent le ressort psychologique de quantité de crimes dans l'assouvissement de basses vengeances. « Presque toujours les assassinats en Galice se sont faits par rancune, par haine personnelle » (p. 142). Il est certain que le soulèvement fasciste a cristallisé autour de lui « les incapables, les inaptes, ceux qui ont échoué dans la vie et qui ne veulent pas se résigner ». Tous les instincts brutaux, contenus en temps ordinaire, ont pu s'épanouir librement, tous les sadismes refoulés ont pu se satisfaire, en se masquant sous l'apparence du dévouement à la cause nationale. C'est ainsi que les militaires espagnols entendent la rénovation intellectuelle et morale de leur pays. Il est clair que l'autorité rebelle toléra l'activité de ces groupes de bandits irresponsables : ils servaient ses desseins en exerçant une terreur jugée salutaire sur la population, et il demeurait possible de les désavouer si cela devenait nécessaire. Mais si l'on tient pour authentique la parole de Franco, proclamant qu'il fallait tuer un tiers de la population de l'Espagne (Cf. *Projecteurs sur l'Espagne*, p. 297), il semble que cette désapprobation ne soit pas près d'intervenir. (On prête à un ancien roi d'Espagne, Felipe II, une phrase toute semblable : « J'aime mieux régner sur des cadavres que sur des hérétiques », et ainsi Franco serait dans la bonne tradition). *La Galice sous la botte* est une longue suite de récits terriblement monotones d'atrocités et de crimes, qui corroborent entièrement Villaplana, et se trouvent également confirmés par un troisième ouvrage, paru chez le même éditeur, *J'ai cru en Franco*, par Francisco Gonzalbez Ruiz, ancien gouverneur civil de Murcie.

L'auteur, surpris par les événements de 1936, à Alicante, se laissa séduire par la propagande rebelle et passa en territoire franquiste, parce que croyant en Franco, comme l'exprime le titre de sa confession. Ce fut pour être jeté en prison comme « républicain ». Ce qui dénote non seulement le sectarisme des rebelles, mais aussi leur incommensurable stupidité. Heureusement pour lui, l'auteur avait quelques appuis. Il parvint à échapper à l'exécution, mais il put observer le régime des prisons de l'Espagne nationale. Plus de 12.000 fusillés à Séville, dit-il. Lui aussi a vu à l'œuvre les geôliers commandés ou bénévoles, libres de traiter les prisonniers à leur gré, de les rançonner, de les battre, de les tuer. Et il raconte : chaque nuit, on vient appeler un certain nombre de victimes, qu'on fusillera le long du mur du cimetière. Pourquoi ? On ne sait pas. Ces Messieurs, du moins, apportent quelque fantaisie dans leur œuvre de nettoyage : on fusille tantôt les blonds, tantôt les bruns ; un soir les jolis, le lendemain les laids. Il y a parmi les prisonniers des « rouges », des indifférents, des gens de droite, et même des fascistes authentiques, arrêtés par erreur ! Les délateurs — souvent des transfuges qui ont acheté le droit de vivre — s'emploient avec zèle à combler les vides creusés dans les prisons par les exécutions. Un dernier trait : on accorde une faveur aux condamnés avant de les massacrer : un prêtre vient les confesser...

C'est avec soulagement qu'on abandonne ces récits horrifiants qui semblent d'un autre âge. Après ces trois livres de témoignages en quelque sorte neutres, cantonnés presqu'entièrement sur le plan moral, le recueil de documents et d'articles réunis sous le titre *Un an de guerre en Espagne* (Edition du Bureau d'Information et de Presse, 28, Boulevard Saint-Denis, Paris), nous transporte en plein domaine politique et social. Visiblement les auteurs de ces pages ne sont pas des intellectuels, mais des hommes du peuple, de ceux qui surent mieux manier l'outil et le fusil que la plume. C'est pourquoi nous leur pardonnons volontiers d'inutiles outrances de langage, une pointe de grandiloquence et même un certain verbiage. Ecrites par des cénétistes, à la gloire de la C.N.T., ces lignes sont imprégnées d'un enthousiasme dont on voudrait

pouvoir dire qu'il ne masque pas les réalités à ceux qui le professent. Un fait n'est pas contestable : les hommes de la C.N.T. et de la F.A.I. s'ils ne furent pas les seuls, furent parmi les premiers et les plus courageux de ceux qui, presque sans armes, se jetèrent sur l'ennemi de leur classe et écrasèrent l'insurrection factieuse dans la moitié de l'Espagne. Il est même permis de dire que dans les conditions spéciales propres à la bataille des rues, l'esprit individualiste des anarchistes obtint ses meilleurs succès. On trouvera dans ce livre le récit des admirables sursauts d'un peuple à peu près désarmé faisant front aux militaires, et ce malgré la résistance sourde, l'indécision, voire l'hostilité des autorités. (A rapprocher des renseignements répétés à plusieurs reprises dans la *Galice sous la botte*, montrant les chefs ouvriers de cette province retenant l'élan du peuple, prêchant le calme et empêchant même la distribution des armes. Incroyable incurie !) Nous partageons la méfiance manifestée par les auteurs à l'égard des politiciens ; mais en les lisant, nous ne pouvons nous défendre de conclure que cette méfiance n'a pas toujours suffi à préserver les admirables combattants de juillet des compromissions et des illusions. Le livre lui-même en témoigne. Comment les blâmer ? Ils étaient dans la fournaise, tiraillés, et parfois dépassés par les événements. La leçon des faits ne pourra être tirée que plus tard. Cet ouvrage apportera alors une utile contribution.

Nous retrouvons le même esprit d'hostilité au « marxisme », et à son sujet des erreurs d'appréciation partant d'idées préconçues, dans un ouvrage intitulé *Collectivisations, l'œuvre constructive de la Révolution espagnole*, dont on a fâcheusement omis d'indiquer l'éditeur. La doctrine anarchiste, ou mieux, cénétiste, imprègne les commentaires des rédacteurs de ces courtes monographies. Le syndicat doit contrôler toute la production, les associations d'industrie la diriger, en vertu du principe fédéraliste. Mais les vues d'ensemble sur le vaste problème de la révolution sociale manquent. Le principe des collectivisations, c'est l'exploitation des entreprises par les salariés. Mais on peut se demander si dans la pratique ce fédéralisme généralisé ne finirait pas par susciter et même requérir un certain centralisme, issu de la nécessité de coordonner tous les éléments de la vie sociale et aussi de planifier la nouvelle économie dans le but de mettre fin à l'incohérence de la production. La régression aujourd'hui certaine des collectivisations ne permet pas de dire si, sur ce point, les anarchistes espagnols n'auraient pas été amenés à rectifier beaucoup de leurs jugements sommaires. Certains faits ne manquent pas de susciter la réflexion: on apprend par exemple par ces documents que les producteurs demeurés volontairement hors des collectivités, étaient l'objet de mesures de contrainte, non pas physiques, mais économiques ; de même on lit dans *Un an de guerre en Espagne*, non sans effarement, que « le communisme libertaire signifiait la dictature anarchiste. » En période de révolution, il est peu vraisemblable que l'on puisse échapper à une certaine contrainte et à un certain centralisme ; ce qui importe, c'est que cette nécessité ne devienne pas habitude. Que des anarchistes semblent aujourd'hui le comprendre est en tous cas une nouveauté.

Ces deux ouvrages donnent d'intéressants aperçus sur l'effort constructif dans certaines industries collectivisées, les problèmes à résoudre (production, ravitaillement, etc.), sur les améliorations entreprises par le peuple livré à lui-même (constructions, travaux d'hygiène, écoles, etc.) qui avaient toujours été différées par l'administration bourgeoise indolente. Les collectivisations ont-elles néanmoins été un échec ? C'est ce que pense la Duchesse d'Atholl, qui dans le copieux ouvrage que nous avons cité (*Projecteurs sur l'Espagne*), se félicite précisément de cet échec, représentant à son sens le retour à l'ordre. Bourgeoise libérale, l'auteur ne peut évidemment adhérer à l'abolition de la propriété privée. Dans la mesure ou le P. C. espagnol s'opposa lui-même aux collectivisations, il s'est attiré la sympathie de notre auteur qui vante sa sagesse et sa modération, mais ignore naturellement le Guépéou et les prisons clandestines. Mais quelle part dans le recul de la révolution socialiste et libertaire, revient aux efforts conscients de la bourgeoisie espagnole, soutenue par les réformistes de tous poils, et quelle part à l'impréparation, l'indifférence, voire même l'hostilité de certaines couches populaires elles-mêmes ? Le recul des collectivisations, sanctionné par la collaboration des anarchistes au gouvernement, est-il le résul-

tat d'un cours fatal des choses ou de l'abandon des chefs ? Les anarchistes ont-ils été contraints, pour sauver certaines positions, à d'inévitables retraites ? Etait-il possible de poursuivre en même temps la guerre contre les rebelles et le mouvement de socialisation ? Ces questions s'imposent à l'esprit en parcourant ces pages où les difficultés dans lesquelles se débattait l'Espagne « loyale » apparaissent avec force. Sur les résultats de la politique des collectivisations, il est trop tôt pour se prononcer valablement, comme le voudraient les admirateurs du communisme libertaire ou ses contempteurs. Il y faudrait une étude attentive à la lumière de renseignements complets et précis. En attendant, les différentes chapelles révolutionnaires devraient s'abstenir de s'excommunier mutuellement et de se jeter au front le mot de trahison.

On trouvera dans *Projecteurs sur l'Espagne* un raccourci historique des années qui précédèrent la rébellion ; on en trouvera un autre dans un petit livre du Bureau d'Editions : *Paysans d'Espagne,* où le problème agraire est rapidement esquissé. On comprend pourquoi militaires, propriétaires, caciques, cléricaux, sous le prétexte d'un soulèvement communiste imminent, attaquèrent la timide république parlementaire ; il s'agissait de perpétuer un état social dont ils profitaient, d'empêcher la marche vers un peu de démocratie, et plus de justice économique. En réalité les communistes, avant juillet 36 n'avaient aucune influence. Depuis, ils se sont fait les auxiliaires les plus fervents du conservatisme bourgeois, espérant par là conquérir la sympathie des démocraties étrangères. De cela, le livre de la duchesse d'Autholl, aussi bien que l'apologie prostalinienne du Bureau d'Editions, en portent témoignage, et sur ce point se rejoignent. Quant à gagner les démocraties à la cause de l'Espagne républicaine, il ne semble pas que ce résultat soit en vue. Tout un chapitre de *Projecteurs sur l'Espagne* est consacré à la Non-Intervention, et on ne peut que partager les opinions de l'auteur sur le manque de courage et l'erreur des « démocrates ». Manque de courage impardonnable de la part du Front populaire français ; erreur explicable, de la part des conservateurs anglais qui sont avant tout des bourgeois. La Duchesse d'Atholl montre d'ailleurs que sa sympathie pour le gouvernement républicain, est faite surtout de crainte patriotique : la victoire des franquistes soutenus par les pays totalitaires est une menace pour la sécurité française, et par ricochet pour la sécurité anglaise. On ne peut qu'abonder dans son sens, mais pas tout à fait pour les mêmes raisons.

M. Georges Oudard nous offre pour sa part un plaidoyer prorebelle. C'est son droit. Dans *Chemises noires, brunes et vertes en Espagne,* il s'attache tout d'abord à faire un tableau idyllique de la vie à l'arrière du front nationaliste. Il n'a pas vu les horreurs décrites par Villaplana et Gonzalbez Ruiz. N'a-t-il pas voulu les voir ou les lui a-t-on cachées ? Les deux sans doute. La duchesse d'Atholl rappelle dans son livre qu'il était interdit aux journalistes, pendant plusieurs jours, de pénétrer dans les villes prises par les rebelles. M. G. Oudard d'ailleurs n'est pas allé en Espagne pour s'occuper de quelques marxistes collés au mur. Il s'est donné pour tâche d'excuser l'intervention des troupes fascistes et de chanter le los de leurs exploits. Il a écrit une apologie pro-hitlérienne et surtout pro-italienne. Son livre apporte donc un témoignage non suspect sur l'intervention étrangère, discrète de la part des Allemands, plus ouverte de la part des Italiens. Pour lui, ce sont les Russes qui ont commencé. (La duchesse d'Atholl s'efforce de prouver le contraire). Mais sans le vouloir peut-être, M. Oudard nous apporte la preuve que ces interventions n'avaient pas que des mobiles idéologiques, mais aussi des buts économiques et stratégiques. S'il n'y a que 250 français en chemise verte chez les nationaux, — ce qui prouve que nos admirateurs pro-franquistes préfèrent le soutien à distance, — il y aurait 5 à 6.000 Allemands, surtout techniciens, groupés dans la Légion Kondor, et 50.000 Italiens. Chiffres incontrôlables, malgré que l'auteur les affirme exacts, on ne sait sur quelle certitude. Il s'attache curieusement à prouver que ces volontaires sont bien volontaires. La question nous paraît oiseuse. Il n'est pas impossible qu'il y ait 50.000 fanatiques en Italie capables d'aller mourir en Espagne pour le Duce. Mais ils n'ont pas pu y aller sans sa permission. Les avions italiens, dit l'auteur, sauvèrent Franco en lui permettant de faire passer ses troupes marocaines dans la péninsule, parce qu'ils dispersèrent la marine républicaine qui s'y opposait. Les avions étaient-ils aussi volontaires ? Et les canons ? Et les tanks ? Il ne tarit pas d'éloges sur les capacités des officiers et le courage des soldats italiens. Mais comme il ne tient ses renseignements que de ses interlocuteurs, les récits héroïques abondent sous sa plume et évoquent irrésistiblement les histoires marseillaises. Ses renseignements manquent d'ailleurs de sûreté. Ne dit-il pas que la Division 23 mars a été dissoute voici un an ? Or, nous venons d'apprendre son rapatriement partiel... Son ignorance éclate quand il écrit : « La F.A.I. en accord avec les communistes, a déclanché sous la République une série de grèves, etc.. » Sa crédulité bienveillante, ou sa mauvaise foi, s'affirme quand il répète la vieille plaisanterie du soulèvement « communiste » en préparation pour Pâques ou pour la Trinité 1936. Et pour ne pas être en reste, il a vu, tout de même des atrocités, mais commises par les rouges. Un directeur d'agence de la C° transatlantique ne lui a-t-il pas affirmé avoir perdu 40 kilos en prison ? C'est comme on a l'honneur de vous le dire. Et il a aussi visite une Eglise transformée en salle de conférence et de danse. Crime inexpiable. Mais peut-être ignore-t-il qu'il y avait en Espagne, sous la monarchie, *davantage de couvents et d'églises que d'écoles ?* Les lecteurs qui se feront une idée de l'Espagne nationale d'après les déclarations de M. Georges Oudard ne sont pas difficiles.

Jacques PERDU.

Un bluff pseudo-scientifique

L'ouvrage du médium franco-américain Alexis Carrel, consacré à **l'Homme, cet inconnu** (Plon éditeur), a eu une énorme diffusion. Le grand public réactionnaire a cru y trouver la justification scientifique de ses aspirations.

Alexis Carrel est un expérimentateur remarquable. On lui doit de beaux travaux sur la culture in vitro des tissus séparés de l'organisme. On ne voit pas en quoi ces travaux le qualifiaient pour se prononcer sur l'ensemble des problèmes de la vie de l'homme dans la société moderne. **L'Homme, cet inconnu** est surtout un remarquable exemple de charlatanisme pseudo - scientifique qui n'a pas été suffisamment discuté dans les milieux de gauche.

C'est un réquisitoire contre la civilisation mécanique : Le progrès mécanique, résultat du développement des sciences physiques et chimiques, tend à diminuer l'effort que l'homme exerce sur la nature et à améliorer les conditions générales de son existence. Or, il constitue un contresens biologique. Le retard des sciences de la vie sur les sciences physiques et chimiques en est responsable. Le progrès mécanique qui prétend adapter l'homme à la nature, n'est pas adopté à l'homme en tant qu'être vivant. Tout être vivant, pour ne pas dépérir dans ses facultés essentielles, à besoin d'exercer une certaine somme d'effort en luttant contre un milieu hostile. La domination de l'effort et l'adoucissement des conditions de vie, entraîne la dégénérescence de l'homme moderne qui dépérit parce qu'il est protégé contre les intempéries, mange à sa faim, boit à sa soif, fait l'amour quand il en a envie, dort tout son saoûl, peine de moins en moins. Pour relever la vitalité de l'espèce, il convient donc de lutter contre le progrès mécanique et ses conséquences sociales, d'endurcir les conditions générales de la vie.

Sans doute il y a des individus biologiquement faibles qui ne peuvent résister à ce nouveau régime — qu'à celà ne tienne. Le bon docteur estime qu'il convient de « fortifier le fort » (sic), d'affaiblir les faibles, de faciliter l'œuvre de la « sélection naturelle » qui ne s'exerce plus dans l'espèce humaine. Il déplore a ce sujet l'œuvre néfaste de la médecine et de l'hygiène moderne.

La biologie, selon Carrel, est judicieusement aristocratique. Elle est anti-égalitaire puisqu'il y a des faibles et des forts. Les inégalités sociales procèdent des inégalités naturelles. Les classes inférieures de la Société sont constituées dans leur majorité par des individus biologiquement inférieurs. L'impératif

biologique commande donc de renforcer les inégalités sociales, au lieu de tendre à les supprimer comme le fait la civilisation démocratique issue du progrès mécanique.

Pour soigner le corps social le Docteur Carrel propose donc le régime suivant : froid, soif, faim, insommie, abstinence sexuelle, sélection par élimination, hiérarchie rigoureuse. Le milieu idéal pour développer les vertus biologiques de l'espèce est donc celui des tranchées de la guerre. Carrel, n'ose pas tirer au clair cette conclusion. Mais on sent que ses vœux appelent un régime adéquat au moins à la préparation de cette sauvegarde de l'espèce: la caserne fasciste. Il convient d'ailleurs de rappeler, que lors de son retour en France, le perspicace connaisseur a salué l'être biologiquement supérieur dans la personne du lieutenant - Colonel Comte Casimir de La Rocque.

On reste à vrai dire confondu lorsqu'on examine un pareil ouvrage avec un minimum d'esprit critique. Les conceptions de biologie générale du savant expérimentateur mué en théoricien à l'usage des gens du monde, ne voit pas au-delà du fatalisme désuet des théories évolutionnistes du siècle dernier (transformations adaptatives des organes par l'exercice de l'effort, sélection naturelle), dont il ne devrait pourtant pas ignorer qu'elles constituent la partie périmée. Tout critère général de l'espèce est absent si ce n'est la fécondité et à ce titre les microbes seraient les êtres biologiquement supérieurs ! Le Docteur Carrel fait la fine bouche devant la diminution de la mortalité et l'augmentation de la longévité qui entravent l'œuvre de la sélection naturelle, de même que devant l'augmentation de la taille et du poids qu'il assimile de façon assez burlesque à la dégénérescence gigantesque par un audacieux raisonnement d'avocat On sent qu'il s'agit de faire flèche de tout bois pour défendre une mauvaise cause.

Mais ce qui dépasse tout c'est l'ignorance des problèmes sociaux que l'éminent biologiste tranche si doctoralement. Ce savant expérimentateur procède à coup d'affirmations sans jamais apporter la moindre justification. Il est vrai qu'il n'hésite pas à assimiler la valeur des « expériences » mystiques de Rusbroek l'admirable à celle de la méthode expérimentale de Claude Bernard.

Il est sûr que les inégalités sociales procèdent d'infériorités biologiques. Mais il ne lui vient pas un seul instant à l'esprit que les infériorités biologiques des classes inférieures, pourraient procéder des conditions sociales qui leur sont faites, que les hommes sont socialement inégaux devant la santé, la maladie, la mort.

« **L'Homme est inconnu** », a été écrit pour justifier le régime de privations et les mœurs militaires dont s'accompagne la réaction européenne et entretenir les rêveries neurasthéniques des bourgeois malades du fascisme. La valeur scientifique d'un pareil ouvrage, certains chapitres purement techniques mis à part, est strictement nulle.

A. PATRI.

Magnus Hirschfeld :

TOUR DE MONDE D'UN SEXOLOGUE

(N. R. F. Edit.)

C'est un beau livre. Un grand savant sexologue fait le tour du monde dirigeant son attention essentiellement vers les choses relevant de sa spécialité mais ne fermant ses yeux à aucune des manifestations de l'existence humaine. L'intérêt qu'il porte aux races et peuples opprimés rend l'ouvrage sympathique à tout socialiste. D'ailleurs il comporte un enseignement important qui est celui de la relativité de toute la morale sexuelle. Dans une époque où de nombreux gouvernements — dont celui de l'U. R. S. S. — punissent l'homosexualité et rétablissent la prostitution c'est un enseignement qui mérite d'être médité. La littérature française de sexologie a gagné par l'édition française de ce livre, déjà célèbre en Allemagne et qui est un ouvrage socialiste dans le sens le plus élevé de ce mot. Ce n'est pas pour rien que son auteur fut en butte aux persécutions nazies et qu'il mourut dans l'émigration....

Lucien MARTIN.

Elie Halévy

L'ERE DES TYRANNIES

(N. R. F.)

Le livre porte en sous-titre : Etudes sur le socialisme et la guerre. Il s'agit, en vérité, d'études et d'articles écrits à des moments divers de la vie d'Elie Halévy, mais tous se rapportant de près ou de loin à l'opposition entre socialisme organisateur et autoritaire et socialisme démocratique. Notons qu'ici le socialisme autoritaire est celui de Saint-Simon en France ou de Lassalle en Allemagne et que le socialisme démocratique est celui de Karl Marx, «... qui aspire à un état définitif du genre humain qui sera d'anarchie en même temps que de communisme. ». Pour les disciples de Bakounine, le grand adversaire de Marx, dans la première internationale, le socialisme autoritaire est le marxisme et le socialisme démocratique l'anarchie. Ceci dit pour éviter toute confusion, tout en pensant que ses tendances organisatrices et autoritaires n'ont pas cessé de coexister avec les tendances démocratiques dans toutes les doctrines socialistes y compris celle de Bakounine, nous pensons que la distinction d'Elie Halévy peut être acceptée pour la commodité des discussions.

Des différentes études, toutes intéressantes à des titres divers, nous retiendrons les considérations soumises à la **Société Française de Philosophie,** sous le titre : **L'ère des tyrannies.** La thèse est que le socialisme tout en étant une doctrine de libération est en même temps une réaction contre l'individualisme, que les partis socialistes tout en se proposant pour but l'affaiblissement indéfini de l'autorité de l'Etat pratiquement demandent l'extension indéfinie de ses fonctions et que le « socialisme national » dont nous voyons les effets dans différents pays totalitaires est une sorte de solution par conciliation. Elie Halévy pose la question de savoir « **si la tyrannie moscovite, d'une part, les tyrannies italiennes et allemandes, de l'autre, doivent être considérées comme des phénomènes identiques quant à leurs traits fondamentaux, ou, au contraire, comme des phénomènes qui sont antithétiques les uns par rapport aux autres ?** » **Et il constate que « d'un côté, en partant du socialisme intégral, on tend vers une sorte de nationalisme. De l'autre côté, en partant du nationalisme intégral, on tend vers une sorte de socialisme ».** Enfin il défend la thèse que les démocraties ne pourraient pas rester des démocraties parlementaires et libérales si elles voulaient faire la guerre avec efficacité et que par conséquent, leur lutte éventuelle contre les Etats totalitaires proches, ceux de Rome et de Berlin, ne pourrait que consolider l'idée tyrannique en Europe.,

Voilà qui nous oblige, pour discuter, à réfléchir et à revoir bien des notions que l'on croyait acquises. Quelque soit notre jugement sur l'explication donnée par E. Halévy, il faut le louer d'avoir posé avec courage et clairvoyance le problème capital de ces années agitées que nous vivons et peut-être de toute notre époque ; on ne peut que regretter vivement que la mort soit venue l'empêcher de poursuivre la discussion qu'il avait si bien engagée.

J. COFFINET.

Emil Ludwig

LA NOUVELLE SAINTE-ALLIANCE

(N. R. F., édit.)

« Etant donné le caractère et la situatio des Allemands, la guerre ne peut plus être évitée de l'intérieur, par une révolution. Pour l'empêcher de l'extérieur, le dernier moyen me paraît être une nouvelle Sainte-Alliance conclue entre les trois grandes démocraties du monde ».

Ce tract écrit en juillet 1938, date un peu après les événements de Septembre, mais, reste pourtant intéressant comme témoignage de la grande confusion des esprits dans l'émigration allemande d'abord, dans l'opinion démocratique en général, ensuite.

SCHUMANN VU PAR SA FILLE

Quel démon pousse donc des nuées d'écrivains improvisés, sans compétence particulière, à consacrer à un grand artiste des livres épais et dépourvus d'intérêt. On peut se le demander en lisant les innombrables biographies de Beethoven. Le volume de Mme Eugénie Schumann (1), où l'auteur déverse sur la mémoire de son père le trop-plein de sa dévotion filiale, ne fait qu'exaspérer notre étonnement. Tant d'efforts de bonne volonté, de piété dépensés pour un résultat si maigre.

La littérature Schumanienne est abondante, surtout en Allemagne. Depuis que Schumann est devenu, après sa mort, un grand musicien, il est peu d'aspects de sa personnalité que n'ait révélés pour le public la tribu sacrilège de ses admirateurs. Malgré ce dépéçage consciencieux Schumann reste, pour la moyenne des gens cultivés, le héros du roman nuptial avec Clara Wieck, et le dément qui termina son existence au cabanon d'Endenich. De là cette trouble légende qui s'est tissée autour de son œuvre et la ferveur inquiète qu'elle suscite chez les amateurs de musique. C'est contre cette légende qu'à prétendu se dresser Mme Eugénie Schumann ; elle a voulu dépouiller son père de cette défroque dont l'ont revêtu la plupart de ses biographes et restituer la véritable physionomie d'un homme sain, d'une nature pleine de vigueur, d'un tempérament parfaitement normal. L'intention était louable, à condition d'être autre chose qu'une apologie idolâtre. « **Je suis la chair de sa chair, le sang de son sang** », écrit Mme Schumann. Le monument élevé à sa gloire, si ce n'est elle, qui l'érigerait. ? Voyons si elle a tenu sa promsee.

Au fur et à mesure que se déroule son récit, depuis l'élégie de l'enfance jusqu'à la marche funèbre d'Endenich, nous sommes en présence d'un Robert Schumann entièrement figé par une vénération aveugle et affadi par un culte filial. Au lieu d'assister à l'éclosion d'une âme que le tourment ravagea dès la prime jeunesse, dont la souffrance fut le lot plus que l'allégresse, on nous présente un être tout pétri de bonheur et de génie spontané, et sa vie comme un fleuve aux rives parsemées de fleurs, au cours miraculeusement facile. Il n'est même pas besoin de répudier, preuves en main cette vision dénaturée. La musique de Schumann n'est-elle pas là avec ses heurts, ses mélodies tantôt entravées tantôt légères et graciles pour nous signifier les luttes, les tempêtes d'une âme sans cesse meurtrie, jamais apaisée ? Puis, au lieu de travailler — comme c'était son devoir — sur les documents objectifs que l'histoire accumula jusqu'à présent, l'auteur s'en réfère presque exclusivement aux lettres de Robert à Clara, au journal intime des deux époux, aux témoignages inconsistants de sa famille ; pour le reste, elle s'en remet à ses « intuitions », à sa tendresse, à ces instincts de fabulatrice. Enfin, de parti-pris, elle écarte ce qui, même dans ses sources, pourrait apparaître, dès la jeunesse de Schumann, comme un signe avant-coureur de la maladie mentale qui le terrassa. Quoi d'étonnant dès lors si son livre est un défi au bon sens, si les années de jeunesse y tiennent une place disproportionnée ? Dans son zèle à passer rapidement sur le dénouement de cette vie qui fut un drame, elle a vidé ce drame de tout son pathétique. Et elle est amenée à conclure son hymne par une invocation à l'au-delà, par une interprétation mystique de la folie paternelle. Le cœur de Mme Eugénie Schumann est d'ailleurs assez large pour mêler au culte de son père celui de l'Allemagne national-socialiste et certaines pages tentent — bien maladroitement — de faire du grand et pur musicien le héraut des fanfares du IIIe Reich.

En résumé, pour cette biographie romancée, oh combien..... Mme Eugénie Schumann s'élève au rang des « filles abusives ».

Pierre HALLWACHS.

(1) Eugénie Schumann : Robert Schumann, N. R. F.

En Français, les trois livres qui sont essentiellement pour une connaissance générale sans être technique de l'œuvre de Schumann et de sa vie sont les suivants :

Victor Basch :

La vie douloureuse de Schumann (Alcan).

Schumann in « Les Maîtres de la Musique » (Alcan).

Camille Mauclair : Schumann in « Les Musiciens célestes ».

Librairie Renouard — Henri Laurens, éditeur, 6, Rue de Tournon).

MAURICE RAVEL CLASSIQUE

L'étude consacrée à Maurice Ravel inaugure la collection Grasset consacrée à « La vie et les œuvres des grands musiciens ». Espérons que les autres volumes seront aussi bien présentés que ce petit livre sans prétention, mais qui rendra service à tous, musiciens et public. Les amateurs y trouveront une excellente biographie, précise à souhait, claire et agréable. Les musiciens un répertoire complet des œuvres de Ravel, avec leurs dates et leurs différents éditeurs, augmenté d'une discographie complète. Le public ignorant du talent, de la « manière » de Ravel, des genres où il a déployé ses dons éclatants pourront s'en faire une idée en lisant les analyses des principales compositions du grand musicien, qui forment une partie importante du livre. Il n'est pas jusqu'aux historiens de la musique et à tous ceux qui veulent préciser en eux-mêmes et pour le public la personnalité si attachante de Ravel, qui ne puissent glaner dans ce livre une biographie où sont groupés tous les articles et études consacrés au disparu. Bref, un très bon outil pour la connaissance de Ravel, pour sa vulgarisation dans le public.

P. H.

LA METAMORPHOSE
par Franz Kafka
(N. R. F.)

Le génie créateur d'un poète se mesure à sa capacité de mettre en scène, sous une forme saisissante, des conflits psychiques communs à un grand nombre d'hommes. Son imagination ne travaille pas autrement que celle du dormeur qui, dans ses rêves, transpose en symboles d'une richesse, en actions dramatiques d'une variété incomparables, les données de sa vie éveillée et le contenu refoulé de ses désirs. La réussite poétique est d'autant plus grande, elle devient une source d'émotions d'autant plus féconde que le mythe, jailli des profondeurs de l'inconscient traduit les conflits psychiques sous la forme d'images inattendues, surprenantes au point de rendre au premier abord ceux-ci méconnaissables, bien qu'il existe entre ces images et ces désirs un grand nombre de rapports secrets.

Dans l'admirable nouvelle de Kafka, c'est dans le plus banal des décors, buffet Henri II et suspension à franges d'une salle à manger petite bourgeoise que le mythe tout armé fait irruption dans la vie quotidienne. Le récit de Kafka ressemble à ceux des enfants et des primitifs qui confondent les objets du monde extérieur et la projection sur celle-ci des images de leur vie intérieure. Mieux encore, au procès-verbal d'un petit fonctionnaire consciencieux chargé d'enquêter sur une affaire quelque peu mystérieuse, dans laquelle se reconnaîtrait la main du diable.

Voici donc les bons parents, le fils exemplaire, soutien de leurs vieux jours. Voici la sœur chérie. Tout est pour le mieux dans la plus unie des familles, jusqu'au jour où le fils s'avise de se transformer en une vermine immonde. Ainsi se matérialisent sa panique devant les responsabilités de la vie, sa terreur du père, ses désirs de paresse, de régression et de mort. Les siens font d'abord preuve de bonté et de patience, mais le vin de famille tourne à l'aigre et ne se sentant plus contraints d'arborer le masque obligatoire de l'amour, humiliés et offensés, peuvent enfin assouvir leurs vieilles rancunes longtemps étouffées. Tant de familles qui opposent un front uni aux réflexions désobligeantes de leurs voisins de palier cachent un squelette dans le tiroir de la commode. Heureusement arrive une belle matinée de printemps où l'on jette à la poubelle l'immonde bête crevée. Après quoi, la conscience apaisée, l'on s'en va passer la journée à la campagne, histoire de respirer l'air pur.

Ch. VINCENT.

A TRAVERS LES REVUES

LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE

Nous ne présenterons pas à nos lecteurs la déjà vieille R. P., héritière spirituelle de la Vie Ouvrière d'avant-guerre, et autour de laquelle s'est groupé le dernier carré des « Syndicalistes - révolutionnaires ». Nous aurons l'occasion, au cours des « revues » de préciser nos divergences et nos points d'acord avec les camarades de la R. P. Ce que nous voulons tout de suite confesser, c'est que la plupart des numéros présentent un intérêt certain et fournissent matière à discussion et échange de vues. Nous le ferons dans la mesure de la place dont nous disposerons.

N° 278. — La question des Sudètes. — Louzon expose que la situation internationale (qui depuis cet article a abouti au compromis de Munich), n'est qu'un nouvel épisode de la lutte de l'Allemagne cherchant à parfaire son unité nationale contre le groupe franco-anglais qui veut à tout prix l'en empêcher. Après les Allemands d'Autriche, Hitler veut englober dans la communauté germanique les Allemands des Sudètes. L'attitude de la France en l'occurence est « une violation cynique de ce droit des peuples à disposer d'eux-mêmes dont les démocraties ont l'audace de se prétendre les champions ». Aussi bien, predit l'auteur, cet effort sera vain. En vertu de ce droit des peuples, Louzon se prononce donc contre la domination des Allemands par les Tchèques, comme d'ailleurs contre celle des Tchèques par les Allemands. Aux Tchèques, il conseille : libérez vos Allemands !

Thèse au prime abord séduisante et généreuse. Mais qui nous paraît reposer sur une appréciation purement formelle des choses et sur une illusion. Le fameux droit des peuples à disposer d'eux-mêmes nous paraît être une balançoire aussi vide de sens que la souveraineté populaire par le suffrage universel. En pratique, ce ne sont pas les peuples qui disposent d'eux mêmes, mais des minorités dominantes parlant au nom des peuples. La communauté « raciale », où plutôt « nationale », est une duperie ; il n'y en a pas, au sein d'un groupe ethnique ou national, communauté d'intérêts entre la bourgeoisie et le prolétariat. En revendiquant les Sudètes, où l'agitation nationaliste a été fomentée en grande partie artificiellement du dehors, le néo - pangermanisme nazi ne poursuivit pas davantage la consécration d'une sorte de droit naturel que les impérialismes anglais et français n'entendaient se faire les champions d'une cause « juste » en volant au secours de la Tchéco-Slovaquie. Querelle de requins. Dans un monde capitaliste, l'unité nationale allemande ne peut se faire que par des moyens et pour des buts impérialistes.

Nous ne sommes pas sûrs que **tous** les Sudètes désiraient le rattachement à l'Allemagne ; la peur a déterminé beaucoup de ralliements à Henlein, et s'il est des prolétaires sudètes qui se sentent plus Allemands que prolétaires, c'est que la concsience de classe est obscucie en eux. Car n'oublions pas que les ouvriers n'ont pas de patrie. Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, nous l'interprétons comme le droit de chaque peuple, non seulement à se rattacher à tel groupe ethnique de son choix, mais surtout à se donner librement les institutions politiques et la structure sociale qui lui convient. Nous ne croyons pas que le nazisme soit le champion de ce droit-là.

Dans le même numéro, un article de Ciliga sur l'**Insurrection de Cronstadt,** dont on a beaucoup parlé ces temps-ci de divers côtés. Nous reviendrons si possible en bloc sur la question. **L'enlèvement de Rudolf Klément,** par un témoin. Cette sombre histoire ne laisse aucun doute sur les agissements du Guépéou en France, surtout à ceux chargés d'instruire l'affaire du cadavre de Meulan. Maintenant que le pacte franco - russe semble moribond, il est possible que soit levée la consigne du silence imposée à la presse. La publicité faite au procès Plevitzkaïa, (affaire Miller), semble l'annoncer.

Dans le n° 280, Louzon revient sur la question des Sudètes, pour constater que le Traité de Versailles est désormais en ruines ; que la France a perdu son reste d'influence dans le monde ; que la Cité de Londres a reculé et que le Reich va poursuivre son avance en Europe Centrale. Et il annonce « la fin de l'occident ». Il trace un curieux parallèle entre le sang-froid et le courage qu'il a constatés parmi le peuple tchèque au cours d'un récent voyage, et la frousse qui s'est emparée d'une bonne partie de la population française. Le peuple français « n'est plus capable de se battre pour les anciens idéaux, nation, république, auxquels il ne parvient plus à croire au fond de lui-même, ce en quoi il a tout à fait raison, mais il ne s'est pas créé de nouveaux idéaux. ». Peut-être. Et ce sont, ajoute-t-il, les peuples germaniques et slaves, plus jeunes, qui vont désormais mener le jeu. Le prolétariat en tant que classe ne joue plus de rôle ; en Tchéco-Slovaquie comme en France il retourne à la solution nationale, il fait chorus avec sa bourgeoisie nationaliste. C'est très exactement cette constatation que nous avions faite à la lecture de l'article précédent du même auteur. Mais ainsi, la thèse de Louzon sur le droit des peuples à disposer d'eux- mêmes est condamnée par Louzon lui-même, si l'on se place au point de vue prolétarien. Il est permis de constater que la classe travailleuse adhère avec plus de force que jamais au nationalisme, mais il n'y a pas de quoi s'en réjouir. Nous avons tout à reconstruire. Pour commencer, il faut clarifier. C'est à cette tâche que Masses veut s'efforcer pour sa modeste part.

L'ECOLE EMANCIPÉE

Ecole Emancipée. — N° du 26 juin 1938. **A propos de la guerre** « révolutionnaire » (P. Vialatte). L'auteur estime, contrairement aux Ferrat et autres Zyromski, qu'il ne s'agit pas d'abattre Hitler et Mussolini pour faire ensuite la révolution sociale, ce qui signifierait concrètement adhérer à la duperie de l'union sacrée, mais de faire la révolution sociale plutôt que la guerre.

Dans le N° du 3 juillet : **L'antifascisme variété du fascisme ?** (R. Messac). Dans celui du 10 juillet, **Guerre contre le fascisme ?** (C. Larrère)., et la **Vérité contre les sophismes** (Maurice Bois). Deux articles sur le même thème : les prolétaires n'ont rien à gagner à faire, même au nom de l'antifascisme, la guerre pour le compte de la bourgeoisie. Ils doivent donc repousser les sophismes par lesquels on prépare les esprits. Et M. Bois propose de préconiser, « en face des menaces actuelles.... la grève générale insurrectionnelle, prélude de la Révolution ». Hélas !... Ne nous gargarisons pas trop de belles formules. **La surpopulation et la guerre** (M. Dunand). L'auteur voit dans la surpopulation une des raisons de la guerre. Illusion d'optique. Il n'y a que surpopulation relative, et non pas absolue, et celà est un phénomène inhérent au régime capitaliste. La population du globe diminuerait-elle subitement de moitié que les antagonismes économiques et le problème des débouchés, sources des guerres, demeureraient inchangés.

CIVILISATION NOUVELLE

Civilisation nouvelle. — Parmi les revues dont la floraison traduit l'inquiétude des esprits de notre temps et le besoin général de chercher de nouvelles voies, celle-ci se rend sympathique par son affirmation que « la donnée essentielle à préserver, reste la personne humaine » et son désir de découvrir les moyens propres à instaurer un nouvel ordre économique et social. C'est bien de celà qu'il s'agit en effet. Le contenu du n° 2, le seul que nous ayons en mains, ne permet pas encore de juger de quelle qualité sera la contribution de Civilisation nouvelle à la solution du problème. Il apparaît toutefois que l'équipe réunie autour de cet organe ne professe pas une doctrine commune et nettement définie. Certains articles participent d'une sorte de philosophie métaphysique qui se maintient au-dessus des problèmes concrets et immédiats et dont nous espérons qu'au bout de quelques numéros les auteurs parviendront à se dégager pour rejoindre plus nettement l'actuel des faits.

Dans le n° 2 : **Science et culture,**

par J. **Hadamard,** de l'Institut. **Liberté et autorité, par P. Duroc,** L'auteur s'essaie à la difficile synthèse des deux principes contraires. En passant, il justifie en partie la coercition stalinienne envers « l'indolence naturelle des ouvriers » et pense « qu'il a bien fallu avoir recours à la contrainte et mettre l'accent sur le principe d'autorité.... pour doter un pays techniquement arriéré d'un outillage puissant et perfectionné.... afin d'amener un peuple ignorant au niveau de culture requis par la nouvelle économie». Mais la question ne se pose-t-elle pas autrement ? Etait-il nécessaire d'aller si vite en besogne et d'acheter un progrès technique (sur la réalité duquel nous ne partageons d'ailleurs pas les illusions de l'auteur), au prix de l'oppression de tout un peuple ? Il est exact par ailleurs que « chaque homme tend à user de la liberté qui lui est impartie afin d'accaparer à son profit l'activité d'autrui ». Il se peut que l'homme tende à mésuser de la liberté individuelle. N'est-se pas précisément pourquoi il est dangereux de lui conférer l'autorité ? Si l'autorité est révocable et n'est octroyée que selon le mérite et pour des fins déterminées, elle est un élément d'ordre et de progrès. C'est pourquoi nous réclamons la **liberté** de mettre **l'autorité** en échec, c'est-à-dire pourquoi nous sommes **démocrate** au sens exact du terme. Et au surplus, nous rêvons d'un état social où l'autorité sera devenue inutile, et nous sommes, à lointaine échéance, **anarchiste** **Peut-on construire une philosophie de l'histoire ?** (P. Angel). L'auteur n'en est pas certain. **Prémisses d'une phénoménologie sociale.** F. Tourret. De longs développements pour aboutir à cette affirmation : « les manifestations sociales contiennent toujours et nécessairement des faits mystiques et des faits matériels ». « Nous pensons que les faits mystiques sont étroitement dépendants des faits matériels. **Procès de Moscou.** Rosmer, dans cet article, rappelle ce que l'on sait sur le mécanisme de ces mises en scène. Il admet que les procès de Moscou sont des opérations politiques rapprochant le régime stalinien des « exécrables, régimes totalitaires ». A notre avis, il les devance. **L'échec de la révolution espagnole,** par Y. Lévy. Ecrit par un logicien plus qu'un dialecticien. L'auteur fait à chacun sa part de responsabilité dans l'échec de la révolution ; celle des révolutionnaires est grande, estime-t-il. Oui, si l'on admet que les hommes disposent de leur libre-arbitre. Plus probablement, l'échec, croyons-nous, était inscrit dans les prémisses. Ce vaste sujet méritera d'être plus profondément étudié, car nous estimons, nous, qu'il y a une philosophie de l'histoire. **Actualité du contrôle des changes, en France,** par Louis Vallon. L'auteur examine l'opportunité de la mesure et donne quelques détails techniques. Excellents conseils à l'usage d'un futur cabinet Blum, qui ne les suivra pas. **Le mythe de la monnaie** (Pierre Mouton), L'auteur préconise la création d'une monnaie intérieure d'indice sans aucun rapport avec l'étalon-or, mais gagée par la masse des produits. C'est, dit-il, la seule monnaie vraie, qui doit assurer le bien-être des masses et au pays l'aisance économique illimitée. Phrase qui rappelle un peu trop un certain Hoover, jadis président des Etats-Unis. Mais comment fonctionnerait cette monnaie d'indice, c'est sur quoi l'article est muet. Jusqu'à plus ample informé, nous ne voyons nulle part que l'auteur songe à sortir du système capitaliste. Or, la monnaie d'indice ne nous semble pas compatible avec la loi impérieuse de ce régime, qui est l'accumulation. Et si l'on suppose le système capitaliste remplacé, il n'est plus besoin de monnaie d'indice : d'autres moyens s'offrent pour réformer plus efficacement l'économie. Toute solution purement monétaire nous apparaît comme notoirement insuffisante.

Jacques PERDU.

Imprimerie spéciale de « MASSES ». *Le Gérant* : J. THOMAS.
Revue mensuelle composée par des ouvriers payés au tarif syndical.

Notre Librairie

Commandez à « Masses » tous les livres dont vous avez besoin. Nous vous les ferons parvenir au prix d'édition, franco de port. Vous aiderez votre revue par ce moyen.

Henri Poulaille : Les Rescapés (24 Frs.).
André Gide : Retour de l'U. R. S. S (9 Frs.).
Retouches à Retour de l'U. R. S. S.). (9 Frs.).
Félicien Challaye : Souvenirs sur la Colonisation (9 Frs.).
Neel Doff : Une fourmi ouvrière (10 Frs.).
Thyde Monnier : Le pain des pauvres (18 Frs). — Grand Cap (18 fr.)
Ciliga : Au pays du grand mensonge (28 Frs.).
Alain : Avec Balzac (15 Frs.).
Les Saisons de l'Esprit (22 Frs.).
Van Gogh : Lettres (40 Frs.).
Marcel Martinet : Culture Prolétarienne (15 fr.).
Edouard Peisson : Le Voyage d'Edgar (24 fr.)
Elie Halévy : l'Ere des tyrannies (30 Frs.).
Bertrand Russel : Histoire des Idées au XIXe siècle. (58 Frs.).
Nicolaïevski : Karl Marx. (30 Frs.).
Horrabin : Précis de Géographie économique. (9 Frs.).
Alexandre et Staub : Le Criminel et ses Juges. (20 Frs.).
Frédéric Chopin : (Grasset). (10 Frs.)
Maurice Ravel : (Grasset). (10 Frs.).
Marc Bernard : Les Journées Ouvrières des 9 et 12 Février 1934. (5 Frs.).
Alice Balint : La vie intime de l'Enfant. (16 Frs 50).
Jean Giono : Refus d'Obéissance (7 Frs 50.).
M. Matveev : Les Hommes du 1905 russe. (12 Frs).
Chpilevski : Copains. (10 Frs 50).
Plekhanov : Le matérialisme militant. (12 Frs).
Engels : Ludwig Feuerbach (10,50).
Aline : Lénine, à Paris. (9 Frs 50.).
Herman Gorter : Réponse à Lénine (4 Frs.).
Louzon : L'Economie capitaliste : (12 Frs.).
Souvarine : Staline. (36 Frs.).
Wullens, Serge, Rosmer : L'assassinat d'Ignace Reiss. (7 Frs.).
Trotsky : La Révolution trahie. (20 fr.). Les crimes de Staline (20 fr.)
Victor Serge : Destin d'une Révolution. (18 Frs.).
Joaquin Maurin : Révolution et contre-révolution en Espagne : (15 Fr)

LIVRES REÇUS

dont « Masses » rendra compte

Ciliga : du pays du grand mensonge (N. R. F.).
Yvon : L'U. R. S. S., telle qu'elle est. (N. R. F.).
Alain : Avec Balzac (N. R. F.).
Esquisses de l'homme (N. R. F.)
Faulkner : Le bruit et la fureur (N. R. F.).
Georges Izard : Les Classes moyennes (Rieder).
Pierre Mabille : Egrégores (Flory).
Pierre Béarn : L'agonie du Suffren (P. Sorlot).
Gogol : Nouvelles (N. R. F.).
Dr R. Rivoire : La science des Hormones (N. R. F.).
Henri Poulaille : Les Rescapés (Grasset).
Edouard Peisson : Le Voyage d'Edgar (Grasset).
G. Bachelard : La psychanalyse du feu (N. R. F.).
Dr Zuckermann : La vie sexuelle et sociale des singes (N. R. F.).
Thomas Mann : Joseph, en Egypte (N. R. F.).
Maurice Leenardt : Gens de la grande Terre (N. R. F.).